

THEATRE
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LIBRAIRIE
RÉVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



L A
PARFAITE ÉGALITÉ
O U
LES TU ET TOI,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

Par le Citoyen DORVIGNY.

*Représentée la première fois le 3 Nivôse, sur le THÉÂTRE
NATIONAL rue de la Loi.*

Prix 30 sols.

A PARIS.

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur n° 15,

AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le C. FRANCŒUR. (Amiel.)
La Cne. FRANCŒUR, sa femme (La Cne. Vazel.)
ADELAYDE, leur fille. (La Cne. Valville.)
GOURMÉ, prétendu d'Adelaïde. (Le C. Créu.)
FÉLIX, jeune Volontaire National, amant d'Adelaïde.
(Le C. Durand.)
NICOLAS, Jardinier de Francœur. (Le C. Verteuil.)
CLAUDINE, Servante. (La Cne. Baroyer.)
Dame BRIGITTE, Femme-de-charge. (La Cne. Berger.)
Un cocher de fiacre. (Le C. Dozainvil.)
Un petit marmiton.

*Le scène est à Chaillot, dans la maison de campagne
du citoyen Francœur.*

PROPRIÉTÉ.

Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux,
toute personne, qui, au mépris des loix, se permettrait
une contrefaçon. Paris ce 20 Pluviôse, l'An II de la
République Française une et indivisible.

BARBA.

AVERTISSEMENT.

Pour donner une idée de cette pièce patriotique , il nous suffit de rapporter ce que dit le Moniteur , du 18 nivôse.

» PARMI les pièces de théâtre qu'a fait naître la révolution , il n'y en a pas de plus jolie , peut-être , que celle donnée le 3 nivôse , au théâtre national, sous le titre de *la Parfaite Égalité*. Il n'en est point où les formes, les intentions dramatiques soient mieux observées, mieux remplies, mieux soutenues. Il n'en est point de plus patriotique, et qui atteigne mieux le but où doit tendre tout ouvrage de ce genre , celui de développer parfaitement les décrets qu'on y célèbre, d'en faire sentir l'esprit, d'en montrer tous les avantages, et de les faire aimer. On pourrait dire qu'elle est patriotique en cela même qu'elle est fort bonne comme ouvrage dramatique ; car il est bien temps de s'élever contre cette irruption barbare d'ouvrages pitoyables , dont nos théâtres sont inondés depuis quelques mois. Il semble que ce soit une conspiration payée par Pitt et Cobourg pour faire tomber dans l'avilissement le théâtre français , lui arracher la gloire si justement acquise , et priver l'art dramatique des moyens puissans qu'il avoit de consolider la révolution.

A V I S D U L I B R A I R E .

Le Citoyen BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N^o. 15, prévient les Citoyens Entrepreneurs ou Directeurs des spectacles des Départemens, qu'il a acquit le droit de propriété des pièces ci-dessous énoncées, tant pour l'impression que pour la représentation, et que c'est à lui seul à qui il faudra s'adresser, pour traiter du droit de les jouer.

Les dragons et les bénédictines, Comédie, en un acte, en prose. Par le C. Pigault-Lebrun.

Les Dragons en Cantonnement, Comédie en un acte, par le même.

L'ouverture du Parlement d'Angleterre, ou les folies de Georges, Comédie en 3 actes, en prose. Par le Citoyen Lebrun-Tossa.

Ces trois comédies se jouent avec succès à Paris, sur le théâtre des Variétés en la Cité.

Je préviens les entrepreneurs qui traiteront de ces pièces que, pour leur facilité, je leur enverrai autant d'exemplaires imprimés, qu'il se trouve de rôles dans chacune d'elles.

LES TU ET TOI,
O U
LA PARFAITE ÉGALITÉ;
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon.

SCENE PREMIÈRE.

FRANCEUR est devant une table : il vient de déjeuner,
et il lit des journaux etc. Il parle.

Ah ! parbleu ! Je suis enchanté de cet article-là , et j'en aurais fait moi-même la motion ! (*il lit haut*) » pour assurer » davantage les bases de la parfaite égalité qui doit régner entre » des Républicains , des frères , nous demandons que doré- » navant chaque individu , en s'adressant à un autre , soit tenu » de se tutoyer ». (*Il parle.*) Il y a bien long-temps déjà que j'avais cette idée-là ! mais puisque la voilà énoncée par un autre , je veux d'ailleurs être des premiers à la mettre en pratique ; et je vais commencer dès ce moment à l'établir chez moi : justement ce soir j'aurai beaucoup de monde pour le repas des fiançailles de ma fille , c'est une excellente occasion , et cela redoublera la gaiété de notre petite fête. (*il se lève et appelle.*) Holà ! Nicolas !

SCENE II.

FRANCŒUR, NICOLAS.

NICOLAS.

Qu'enque c'est que monsieur demande.

FRANCŒUR.

Ah ! voilà déjà bien de quoi réformer ! qu'est-ce que tu me dis avec ton *Monsieur* ?

NICOLAS.

Ah ! c'est vrai , pardon ! c'est *Citoyen* , mais dame c'est que je n'y sommes pas encor ben fait ; comme vous ne venez à ste maison de campagne icy qu'une fois par semaine....

FRANCŒUR.

Eh bien ! encor semaine ! dis donc décade.

NICOLAS.

Ah ben oui , m'y v'là encor pris !.. décate... c'est que ce mot là , par exempe , est pus mal aisé à retenir que l'auto !... mais quoique ça petit à petit ça viendra aussi.. allez , *citoyen* ! la bonne volonté y est d'abord.... et , tenez , vous voyez ben , v'là déjà *citoyen*.... oh ! je commençons à y être ferme sus stila.

FRANCŒUR.

C'est fort bien. Mais j'ai encor une nouvelle habitude à te donner.

NICOLAS.

Oh ! tant mieux ! d'abord que tout ce qu'on nous rechange à présent , c'est pour note bien , je sommes disposé a tous ces arrangemens-là ; voyons , *citoyen* , expliquez-nous ça.

FRAN C Œ U R.

Cela ne te sera pas difficile à retenir.

N I C O L A S.

Tant mieux encore ! car , comme vous dites quelque fois , j'avons la langue longue et la mémoire courte.

FRAN C Œ U R.

Ecoute. Toutes les fois que tu me parleras , ou que tu me répondras , ou bien à qui que ce soit de la maison... même des étrangers , il te faudra tutoyer tout le monde.

N I C O L A S.

Comment que vous ditte ça ? tu... tayer ?... quelque ça veut dire ?

FRAN C Œ U R.

Eh parbleu ! qu'au lieu de me dire , *vous* ainsi qu'aux autres , tu diras à tout le monde *toi*.

N I C O L A S.

Ah ben ! en v'là d'une bonne , celle-là !... comment ! à vous aussi ?

FRAN C Œ U R.

Oui , à moi le premier.

N I C O L A S.

Ah jarnombille ! je ne pourrions pas , citoyen !

FRAN C Œ U R.

Eh ! pourquoi pas ? je t'entens bien tous les jours quand tu parles avec Claudine , est-ce que tu ne lui dis pas , *toi* ?

N I C O L A S.

Ah ben mais , c'est différent à elle !... toi !... pardine ! je sommes de plein pied avec Claudine. Mais avec vous !... ah ! sarpedié ! m'est avis que je jurerions si je vous disions *toi*.

FRANCŒUR.

Mais point du tout. Je te le dis bien moi !

NICOLAS.

Ah ! mais vous !... c'est des libertés permises à des maîtres,

FRANCŒUR.

Pas plus qu'à d'autres, mon enfant... dans le pays de l'égalité on ne doit pas souffrir de libertés insultantes ; et c'est justement ce ton d'orgueil-là que l'on a grande raison de vouloir réformer.

NICOLAS.

C'est ben vrai que y a des gens à qui ça ne va pas , et qu'en abusont même ben souvent !... mais , c'est pas vous.

FRANCŒUR.

Encor *vous* ! dis donc *toi*.

NICOLAS.

Eh mais jarni ! citoyen , je ne pourrons jamais... *toi ! toi* à mon maître !.. Eh ! vous prendriez ça pour une impertinence !

FRANCŒUR.

Au contraire , et c'en serait plutôt une que tu me ferais en me disant *vous*... ce serait une preuve que tu me croirais trop fier pour souffrir que tu te regardasses comme mon égal.

NICOLAS.

Oh morgué ! j'aurions tort de vous craire fier !.. mais j'aurions encore ben tort aussi de nous craire vote égal.

FRANCŒUR.

Encore une autre sottise ! pourquoi donc s'humilier ainsi soi-même ? Eh ! mon enfant ! tous les hommes sont égaux , et le plus respectable n'est pas le plus riche , c'est celui qui est le meilleur.

N I C O L A S.

Eh ben jarni ! je vous permons par-là ! à ce titre là au moins je vous redevons du respect.

F R A N C Œ U R.

Point du tout , et c'est moi qui me suis trompé. Le mot respectable ne peut jamais convenir à l'homme , mais bien aux vertus que son devoir est de pratiquer... au surplus revenons à notre objet , et je vais te rendre mon intention sensible par une petite explication. Ecoute moi bien.

N I C O L A S.

Oh ! de toutes nos oreilles.

F R A N C Œ U R.

C'est par un orgueil ridicule que l'homme riche et puissant se regardant comme équivalent à lui seul à plusieurs moindres que lui en moyens , a imaginé d'engager ses prétendus inférieurs à lui donner cette dénomination de *vous* , qui ne doit effectivement s'adresser qu'en *plurier*... Car enfin , si tu avais à parler ici à quatre ou cinq personnes à la fois , comment leur dirais tu ?

N I C O L A S.

A quate ou cinq ?... Eh pardine ! Je leur y dirais *vous*. C'est tout simpe , ça !... est-ce que c'est ti ça que vous appelez le *purier* ?

F R A N C Œ U R.

Sans doute. Et tu vois bien qu'il faut le distinguer du *singulier* , quand tu ne parles qu'à un seul , qui est moi , ou tel autre ; et c'est alors qu'il faut dire *toi*.

N I C O L A S.

Ah ! c'est donc que vous êtes le singuier , *vous* ?

F R A N C Œ U R.

Très-certainement ; et toi aussi , et chaque personne prise toute seule , quand elle serait cent mille fois plus riche et plus qualifiée que toi.

N I C O L A S.

Ah ! c'est ben différent !... d'abord que c'est le singulier et le pluriel qu'ordonnent ça... astheure je voyons ben que n'y a pas d'impertinence dans *les tu et les toi*.

F R A N C Œ U R.

Mais non. Il n'y a que de la raison ; et l'impertinence n'est que du côté de ceux qui veulent se faire appeler *vous*.

N I C O L A S.

Certainement pis qu'ils sont tous seuls... oh ben ! v'là qu'es^t dit. J'entendons ça a présent ; gny a pus de *vous* pour moi à moins qu'on ne soye en bloc là, un tas de personnes... et le citoyen mon maite c'est *toi* tout court... allons , v'là qu'est sû , et vous pouvez m'apprendre autre chose.

F R A N C Œ U R *riant*.

Oui , c'est bien sû !... Et voilà que tu dis , *vous pouvez*.

N I C O L A S.

Eh ben ! comment donc que faut dire ?

F R A N C Œ U R.

Il faut dire , *tu peux*.

N I C O L A S *étonné*.

Tu peux !... ah diantre ! ça va donc encore ben pus loin que je ne comptions ?

F R A N C Œ U R.

Mais non , c'est toujours la même chose : pense donc au pluriel et au singulier , combien est-ce que je suis ?

N I C O L A S.

Eh ben oui, je voyons ben !... mais c'est que ce *singuyer* là est *singuyer* aussi ! faut le tems de s'y faire !.. voyons un peu ; faut donc que jedise, *tu peux* ?

F R A N C Œ U R.

Eh mais sans doute. Et sur-tout de même, *qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu dis ? où vas-tu ?*... comme quand je te parle enfin, la même chose.

N I C O L A S à part.

Ah ! jarni ! c'est incroyable ça !... (*haut*) ah ça mais prenez garde au moins, car pour vous obéir, j'allons nous le permettre da !

F R A N C Œ U R.

Mais je dis que tu me feras plaisir.

N I C O L A S.

Oui !... oh ben v'là que j'y sommes, et à présent *tu peux me* conter tout ce que *tu voudras*.

F R A N C Œ U R.

Eh ! positivement, c'est cela.

N I C O L A S.

Ah ! je te dis que nous v'là au pas !... et t'as affaire à un bon Ecuyer... (*a part*) quoique ça y me semble que ça m'écorche la bouche en passant. Je croyons toujours l'y dire queuque sottise ! s'il allait prendre ça de travers !.. (*haut*), ah ça mais, c'est ti vraiment tout de bon ? là ? dittes nous vote dernier mot.

F R A N C Œ U R.

Encore, *dites-nous* !

N I C O L A S.

Eh ben, *dis* là puisque *tu le veux*... , mais pouvons-je ti nous y fier ?

FRANÇOIS.

Je te répète encore une dernière fois que je te l'ordonne même, pour que tu l'entende mieux; et que tu me fâcheras si tu parles autrement. Et je vais signifier à tout le monde ici d'en faire autant. A présent que te voilà prévenu, avertis-en Claudine, ainsi que tes camarades du jardin et de la cuisine. Apprenez tous, et pénétrez-vous bien que nous vivons actuellement sous les loix de l'égalité! que ce n'est pas par les gages que je vous paye que je prétends vous retenir chez moi, et que les liens seuls de la fraternité et de l'attachement doivent réunir les hommes et les faire rester ensemble.

(Il sort.)

SCÈNE III.

NICOLAS *seul.*

AH sarpedié! voilà un citoyen ça! et si tout le monde pensait comme lui, je ne serions bientôt qu'une famille!... J'allons ben rire de ça avec Claudine!... mais c'est la vieille Brigitte, la madame Jordonne d'ici qui va ben brisquer! elle qu'est si glorieuse!... parce qu'elle est la première domestique, al se croit la seconde maîtresse!... ah ben oui! j'allons ben rabattre st'orgueil là avec nos *toi*!... ah j'arai! al va m'arracher les yeux!... oh mais j'y prendrons garde, et je ne la tutoierons que de loin... Voilà Claudine! je ne risquons rien avec celle-là. Commençons par ben accoutumer ma langue auprès d'elle, ça fait que je serons pus fort ensuite avec les autres.

SCÈNE IV.

CLAUDINE *traverse*, NICOLAS *l'appelle*.

AcouÛte donc, acoutedonc, Claudine ; y a des droles de nouvelles, va !

CLAUDINE.

Quoi donc que c'est que y a encore ?

NICOLAS.

Oh jarni ! t'aurais trop ri si tu m'avais entendu causer avec note maîte ! emagine-toi comment que je l'appelons à st'heure.

CLAUDINE.

Hé pardine ! le citoyen Francœur.

NICOLAS.

Sans doute, mais tu n'y es pas encor. Je te demandons quand i me parle, et que je ly répondons, queuque je ly disons ?

CLAUDINE.

Eh ben, suivant ce qu'il te demande.

NICOLAS.

Eh non, c'est pas ça Comment qu'on parle au monde quand on ly dit queuque chose ?

CLAUDINE.

Ah dame ! je ne t'entends pas, moi.

NICOLAS *à part*.

C'est vrai qu'al ne connaît pas encor le purier !... (*haut*) acoute, j'allons t'expliquer ça : j'avons eu une leçon là-dessus, et j'allons t'en rendre une aute tu vois ben que quand je te parlons à à toi, je te disons *toi*, pas vrai ?

CLAU DINE.

La belle merveille ! Eh ben après ?

NICOLAS.

Après ?... et sais-tu pourquoi que je te disous *toi* ?

CLAU DINE.

Pardine ! parce que t'es un grossier qui n'a pas de respect pour moi , et que je suis assez bonne pour le souffrir.

NICOLAS à part.

Ah jarni ! nous y v'là ! voyez-vous l'orgueil , comme dit note maître !... ça se croit d'une aute pâte que nous apparemment ! (*haut*) eh ! tais toi donc avec ton respect !... est-ceque je te devons queuque chose ? C'est au contraire une bonté à moi quand je te disous *toi* ; c'est une preuve d'amiqué... mais c'est pas encore pour ça. Tu vois ben , à toi toute seule , si t'étais deux , ou ben trois , tu deviendrais un *purier* ; et alors ça ne serait pus *toi*.

CLAU DINE.

Comment ! ça ne serait pus moi !... eh qui que ça serait donc ?

NICOLAS.

Ça serait *vous*. Comme à st'heure que t'es avec moi , quien ; à nous deux , ça fait *vous*. Mais toi toute seule , ça fait toujours *toi* ;

CLAU DINE.

Pardine ! je le crois ben que ça fait toujours moi... mais qu'est-ce que tu m'embrouilles avec tes *toi* et tes *moi* ! qui diantre y comprendrait rien ?

NICOLAS.

Ah dame ! c'est pourtant ben clair ! et c'est justement ça qui fait l'égalité , vois-tu !... preève de ça , c'est que le citoyen Francœur a ben déclaré qui fallait que chacun ici se tutoiysiss , à commencer par lui le premier.

CLAU DINE.

Comment que tu dis !... faudra tutoyer note maître à présent ?

N I C O L A S.

Ouidà! tout comme un aute . . . et je viens même déjà de ly pousser la première botte patriotique là dessus, moi!

C L A U D I N E.

Tu l'as tutoyé! . . . t'as eu st'hardiesse-là?

N I C O L A S.

Eh non! c'est pas par hardisse . . . ça été d'abord par obéissance, et pis après par raison.

C L A U D I N E.

Mais c'est une familiarité impertinente!

N I C O L A S.

Oui dans la bouche des *ci-devant* qui vous disent ça par orgueil . . . ; car y en a d'aucuns des effrontés, que quand i vous lâchent un *toi* du haut de leu grandeur, i comptent vous fouler sous leus pieds! . . . mais jarniguo! j'allons ben prendre note revanche, va! . . . oh! oui, y en a que j'attendons ici avec des *toi* qui les feront reculer de cent pas.

C L A U D I N E.

C'est vrai que y avait des gens qui étaient ben durs au monde!

N I C O L A S.

Au monde! . . . mais c'est qui ne nous regardions tant seulement pas comme du monde! . . . ça vous fermait les yeux pour nous regarder; ça leu salissait la langue de nous parler! . . . oh! oui, morgué! y en avait de si insolens qui regrettoient encore une sottise quand i nous fesions l'honneur de nous la lâcher . . . Ah! quien, en v'llà un tout juste de ste trempé-là qui nous arrive! ah pardine! il est ben tombé au milieu des réflexions que je fesons là.

C L A U D I N E.

Ah! le citoyen Gourmé! oui . . . ça va pourtant être le gendre à notemaitre.

NICOLAS.

Morgué ! je ne comprenons pas ste fantaisie-là , par exemple ! lui qu'est si bon homme de vouloir s'allier avec un glorieux de ce calibre là ! mais c'est égal , j'allons ly rabattre un peu de sa fierté ! le v'là , quien ; allons , Claudine ! feu sus st'impertinent là !

SCENE V.

NICOLAS, CLAUDINE *en bas du théâtre.* GOURMÉ *entre du haut, et passe au milieu d'eux sans les regarder, avec l'air de chercher Francœur.*

NICOLAS à Claudine.

Quien , voi donc M. de la Politesse qui passe sus nous sans nous regarder.

GOURMÉ *d'un ton dédaigneux, de l'autre bout du théâtre, et sans tourner la tête de leur côté.*

Est-ce qu'il n'y a personneici ?

NICOLAS à Claudine.

Entends-tu , parsonne ! quand je te disons qui nous comptont pour rien.

GOURMÉ à Nicolas, sans le regarder.

Eh bien , drole ! me réponds-tu donc ?

NICOLAS à Claudine.

Vois-tu st'honneur qui me fait ! ... oh jarni ! garre la bombe !

GOURMÉ *venant à lui.*

Est-ce que tu n'entends pas que je te parle ?

NICOLAS *se retournant brusquement.*

Eh ben , queuque tu me veux ?

G O U R M É *indigné s'écrie :*

Comment ! qu'est-ce que tu me veux ?

N I C O L A S.

Eh ! sûrement. . . avec tes *drôle* et tes *personne ici* ! pour qui donc que tu nous prends ?

G O U R M É *hors de lui.*

Ah ! l'impudent coquin ! mais dis-moi donc , Claudine , est-ce qu'il est fou ou ivre ?

N I C O L A S *bas à Claudine.*

A toi la balle.

C L A U D I N E *à Gourmé.*

De quoi donc est-ce que tu te plains , citoyen ?

G O U R M É *encore plus piqué.*

Allons , à l'autre à présent !

N I C O L A S *bas à Claudine.*

Bon ! ben joué ! (*Haut à Gourmé.*) Eh ben , parle donc , à s't'heure que tu vois que je sommes des queuequeuzus , queueque tu nous demandes ?

G O U R M É.

Ah ! c'est trop fort ! on ne saurait tenir à tant d'impertinence ! . . .
(*A Nicolas*) Ah ! je t'apprendrai à parler au monde.

N I C O L A S.

Hé ben oui , tu m'apprends aussi , et je profite , comme tu vois ; je te parle comme tu me parles.

G O U R M É.

Mais , misérable ! il te sied bien de faire la comparaison de toi à moi !

C L A U D I N E.

Eh mais , citoyen , quelle différence est-ce que tu y trouves donc tant ?

N I C O L A S *bas à Claudine.*

Ben ! morgué ! tape ly moi ben ça !

G O U R M É (*excédé*).

Oh ! morbleu ! je vous la ferai connaître la différence !

N I C O L A S *bas à Claudine.*

Ah ! qu'en, entends-tu ce *vous* là qui vient de dire ?... c'est pas par politesse dà ! mais c'est que , à nous deux ça fait le *purier* à présent !... (*A Gourmé*) Ah ça , voyons , expliquons-nous : qu'en qui te fâche dans tout ça ?

G O U R M É.

Encore !... oh ! ne t'inquiètes pas ; je vais me plaindre à monsieur Francœur...

N I C O L A S.

Parle donc , hé !... pourquoi que tu l'insultes ? apprends qu'il est *citoyen* , entends-tu ! et que pour des *monsieur* i n'y en a pas ici... que toi , apparemment. ... Quien , regarde donc , Claudine , *Monsieur Vous* qui se coit une compagnie à lui tout seul !... ah ben oui ! va !... t'es *singulier* ! et pas ante chose.

G O U R M É *s'en allant chez Francœur.*

Ah ! je bous de colère ! et Francœur va me faire raison de cela tout-à-l'heure.

N I C O L A S *le reconduisant.*

Oni , va le chercher , va !... i t'apprendra l'égalité , lui !... Adieu donc , hé ! *M. Vous* ! hé !... *citoyen* manqué !...

(*Gourmé est parti.*)

SCENE VI.

N I C O L A S , C L A U D I N E.

N I C O L A S *revenant à Claudine , et riant tous deux.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! jarni ! en v'là déjà un de redressé un petit peu ! et le *citoyen* note maître va l'y donner son reste.

C L A U D I N E.

Oui ! mais s'il allait se fâcher aussi que j'ayons parlé comme ça à son gendre ?

N I C O L A S.

Hé ! ben au contraire ! tant pus qui se rapproche de lui , et tant pus qui voudra qui ly ressemble... D'a lleurs je te disons que c'est lui qui le veut comme ça ; et même ment v'là que j'allons à la cuisine et au jardin pour annoncer l'ordre du jour à toute la maison.... , toi, va-t-en trouver la vieille Bregitte , et fais la ben enrager ; ça sera toujours un à-eompte sus ce que je ly devons.

C L A U D I N E.

Oh ! mais , je ne me fis pas à elle ! c'est une vieille sournoise qu'est capable de me jouer queuque mauvais tour !

N I C O L A S.

Bah ! bah ! que t'es donc simpe ! d'abord que j'avons le maître de note côté , queuque j'y risquons ! ... et j'irons te prêter main forte.

C L A U D I N E.

Et pis , vois-tu , c'est que je n'aimons pas à faire de la peine à queuque z'un.

N I C O L A S.

Eh mais , idiote ! c'est pas leu faire de la peine ça ! c'est des gens qui s'écartont , et je les rappelons à l'ordre , v'là tout. ... Oh ! jarniguo ! si on ménageait comme ça tous ceux qu'ont eu des torts , on ne réparerait jamais le mal qui zavons fait ! ... non , morgué ! pas de grace pour tout ce qui attaque la Liberté et l'Égalité. Quien , je l'avons entendu dire au citoyen Francœur , un républicain doit être ferme et sévère , n'y a pas de milieu ; et stila qui veut être modéré i devient le complice des aristocrates.

C L A U D I N E.

Ah ben , pisque c'est comme ça , sois tranquille , va ! je ne l'attaquerai pas la première , mais si elle vient encore avec son ton de *ci-devant* , je te promets de la rembarrer comme i faut.

N I C O L A S.

Eh ! sarpedié ! v'là ce que c'est. J'avons entamé la réforme , et faut la consommer... Je ne sommes pas savant, vois-tu , mais j'allons à nos assemblées, et v'là ce que j'y avons appris. Les bons citoyens comme v'là note maîte , i faut les écouter et les révéler ; les gens froids , i faut les réchauffer ; les ignorans , faut les éclairer ; les glorieux , faut les corriger ; et les traîtres ! oh morguenne ! i faut les extarminer , c'est le catéchisse des patriotes. . . . Mais v'là queuque z'un qui vient ! allons-nous-en chacun de note côté travailler à note besogne.

S C E N E V I I.

F R A N C Œ U R , G O U R M É.

F R A N C Œ U R.

MAIS, mon cher enfant, je te dis qu'il est ridicule de te fâcher pour une misère pareille. Comment un homme raisonnable peut-il tenir à des distinctions si frivoles, et qu'un usage impertinent a pu seul établir ?

G O U R M É.

Mais, mon cher ami, vous n'y pensez pas vous-même !... quoi ! un homme que je paye, qui est à mes gages, viendra me tutoyer !...

F R A N C Œ U R.

Eh pourquoi non ?... tu le payes pour te servir, n'est-ce pas ? eh bien, il te sert. Voilà son engagement rempli et son argent gagné ; mais tu n'as aucun droit sur sa langue, et encore moins sur sa considération.

G O U R M É.

Mais cela n'est pas raisonné, encore une fois ! cet homme est mon inférieur.

F R A N C Œ U R.

F R A N C Œ U R.

Ton inférieur ! . . . eh ventrebleu ! qui donc a posé ces lignes de démarcation-là ? . . . je ne suis pas philosophe , moi ; mais je me pique de réfléchir quelque fois . . . : or , plus j'ai raisonné sur cette matière-là , et moins j'ai vu que j'eusse plus de force , plus de justice , plus d'humanité , plus d'industrie . . . , en un mot , aucune vertu de plus que ces individus sur lesquels notre orgueil nous engage à prétendre de la supériorité ! . . . Au contraire , je les ai toujours vus plus vigoureux , plus sobres , plus obligeans , plus nombreux ! . . . enfin , réunissant toutes les qualités qui pouvaient leur donner sur nous l'avantage ! et cependant souffrir avec patience toutes les insultes de notre faiblesse et tous les caprices de notre vanité.

G O U R M É.

Pardon , mon cher papa ! mais ce sont-là des raisonnemens du vieux tems.

F R A N C Œ U R.

Du vieux tems ! . . . c'est parbleu bien du nouveau ! et de celui qui , je l'espère , fera oublier toutes les sottises et les erreurs de l'ancien. Au surplus , je te déclare pour calmer ta bile agitée mal-à-propos , que c'est moi qui ai dit à Nicolas de tutoyer tout le monde , et que je n'ai pas fait d'exception en ta faveur.

G O U R M É.

Mais , vous avez mal fait ! et l'on doit toujours observer les convenances . . . : moi , par exemple , qui suis cependant votre égal , je ne vous tutoye pas.

F R A N C Œ U R.

Et tu as tort. Moi , je te tutoye . . . , et je n'ai pas plus de droit que toi et que Nicolas.

G O U R M É.

Oh ! vous , j'aime à le souffrir de votre part ; mais vis-à-vis des autres , je veux me faire respecter.

B

F R A N C Œ U R.

Eh , mon enfant ! fais toi aimer , cela te vaudra beaucoup mieux ! ... mais pour du respect . . . , oh c'est un mot rayé du dictionnaire des républicains.

G O U R M É.

Mais dans une république , comme ailleurs , il n'est pas défendu de savoir garder son quant à soi.

F R A N C Œ U R *riant.*

Ah ! *quant à soi à présent !* ah ! ah ! ah ! encore un mot de l'ancien régime ! Eh , mon ami , le seul bon *quant à soi* , c'est de ne pas s'élever au-dessus du *quant aux autres* . . . Au reste , j'ai de l'amitié pour toi , et je veux te mettre à la hauteur des bons principes : ceux de l'égalité sont les premiers , je t'invite à l'y conformer , et je te donne l'exemple.

SCENE VIII.

F R A N C Œ U R , G O U R M É ,

N I C O L A S , *une lettre à la main.*N I C O L A S *à Francœur , lui donnant la lettre.*

CITOYEN , tiens , v'là une lettre qu'on a oublié de te remettre à Paris.

F R A N C Œ U R.

A la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle parler en républicain.

N I C O L A S.

Oh ! je te dis que ça ira à présent , va ! (*A Gourmé*) Entends-tu ça , toi qu'es fier ?

G O U R M É.

Ah ! par exemple , voilà qui est révoltant ! (*à Francœur*) Comment ! vous souffrez cela ?

FRANCŒUR.

Bien mieux ! c'est moi qui l'y engage.

GOURMÉ.

Mais vous me permettrez de vous dire que cela est ridicule : jamais un maître ne s'est laissé manquer à ce point-là !

FRANCŒUR.

Parce que jamais, jusqu'à ce moment, un maître n'a été raisonnable. ... D'ailleurs qu'appelles-tu manquer ? ... crois-tu que ce garçon m'estime moins, ou a l'intention de m'insulter parce qu'il me tutoye ?

NICOLAS, *avec effusion de cœur.*

T'insulter ! mon maître ! bon citoyen ! ... ah ! ventargué ! jamais je ne t'avons tant regardé au-dessus de moi qu'au moment où tu te rabaisse toi-même.

FRANCŒUR, *avec amitié et dignité.*

Tu te trompes, mon ami, je ne me rabaisse pas, mais je t'élève, toi ; en te ramenant à la dignité d'homme, de mon égal enfin ! ... qu'une vanité criminelle avait dégradé trop long-tems, mais à qui la justice vient enfin rendre tous ses droits.

NICOLAS à Gourmé.

Hem ! peux-tu nous montrer une carte de civisme comme celle-là, toi ?

GOURMÉ, *impatiente.*

Il n'est pas possible de résister à cela ! et si ce n'était aujourd'hui la cérémonie de mes fiançailles avec votre fille, je vous assure que je serais déjà bien loin de chez vous... mais si vous continuez sur ce ton-là, je vous avertis que nous ne ferons pas grande société.

FRANCŒUR.

Ah ! je compte pourtant bien que tu t'y feras à ce ton-là, et je ne te donne que jusqu'à l'heure du repas pour te mettre à l'unisson... en attendant, pour te dissiper pendant que je

vais lire cette lettre et y faire réponse, va t'en faire un tour aux cuisines et à l'office; vois si tout se prépare comme i faut, et commence a te mettre au fait de la maison.

(G O U R M É *sort.*)

SCENE IX.

FRANCŒUR, NICOLAS.

NICOLAS, *pendant que Francœur déploie sa lettre.*

OUI, va aux cuisines, va! t'y seras ben reçu! j'ai déjà fait la langue aux cuisiniers et aux marmitons, et y vont l'y donner encore une leçon d'égalité ceux-là!.. à s'theure nous allons voir un peu où ce qu'en est Claudine avec mame J'ordonne
(*il sort.*)

SCÈNE X.

FRANCŒUR *seul, ayant regardé la lettre.*

Oh! c'est une lettre de ce pauvre Félix! ce brave garçon qui était commis chez moi, et qui s'est offert à partir à ma place du tems de la première levée pour les frontières! voyons ce qu'il m'écrit. *Il lit:* « Citoyen Francœur, j'ai le
« bonheur d'être du nombre de ceux qui ont payé de leur
« sang l'honneur de défendre la Patrie. Je viens d'avoir un
« bras cassé dans une affaire importante où nous avons été
« vainqueurs, et ce n'est pas trop payer ma part de la vie-

« toire ! » (*Il parle*) ce pauvre garçon ! ce brave jeune homme ! quelle élévation dans sa façon de penser !... ah ! la République imprime le même élan à toutes les âmes , et tout soldat de la liberté ne peut-être qu'un héros ! — *il lit* : « Je retourne à Paris pour achever de me rétablir , et si vous avez besoin d'un commis , comme mon bras droit est encore entier , je vous l'offre ». (*Il parle*) : Et je l'accepte avec reconnaissance : oui , mon ami , oui , ta place est toujours chez moi , comme elle a toujours été dans mon cœur !... (*Il lit bas le reste de la lettre. Adelaïde entre et reste derrière sans parler tant que son père lit.*

SCÈNE XI.

FRANCŒUR, ADÉLAYDE.

A DELAYDE, quand son père a fermé la lettre.

NICOLAS m'a dit que tu avais à me parler , mon père.

FRANCŒUR.

Ah ! oui , ma chère amie ! oui... c'est au sujet d'une habitude républicaine que je veux établir dans ma maison. Comme son principe est dans la nature , et que ton cœur t'en a déjà donné les premières leçons , il ne t'en coûtera pas beaucoup de la prendre , c'est de tutoyer ici tout le monde , et de souffrir par conséquent que tout le monde aussi te tutoye.

A DELAYDE.

Ah ! tu dis bien , mon père ! la nature m'y a déjà accoutumée ; tu as voulu que la tendresse vis-a-vis de toi , remplaçât le respect !... et lorsqu'un père a cédé ses droits à ce sentiment , à quel titre les autres hommes prétendraient-ils l'inspirer ?

FRANCŒUR.

Tu as raison, ma fille; et leur prétention là-dessus se contredit par le fait. Plus ils l'exigent, moins ils le méritent... aussi ce n'est pas chez nous que l'orgueil trouvera des flagorneurs!.. Et, à propos de ça, je te charge d'une correction un peu difficile... le citoyen Gourmé est très-écaillant sur cet article-là; il faut que tu le réduises, et que tu nous l'amènes ici à discrétion.

ADELAIDE.

Ah ! mon père, je n'entreprends pas une cure aussi difficile ! changer cette tête-là !... ah ! bon dieu ! c'est aussi impossible !... (*à part et douloureusement*) comme de me le faire aimer, par exemple !

FRANÇOIS, *qui n'a pas entendu la reprise.*

Si fait, puisqu'il va être ton mari, il faut bien qu'il fasse un peu tes volontés.

A D E L A Y D E *à part.*

« Ah ! s'il les faisait toutes, ma première serait qu'il me laissât bien tranquille !... (*haut*) d'ailleurs, mon père, je sens que j'aurais pour le moins autant de peine à le tutoyer comme il en aurait lui-même à le souffrir ! »

FRANCŒUR.

Bon! bon! enfance que cela!... hé bien, c'est moi qui me charge de vous y accoutumer tous les deux; et ce sera encore là un des amusemens de ma journée.

ADELAYDE *à part.*

Et un des tourmens de la mienne !

FRANCEUR.

Mais, tiens, j'ai des nouvelles à t'apprendre ; voici une lettre de ce pauvre Félix qui est parti pour les frontières.....

A DELAYE, avec une émotion involontaire d'intérêt.

Ah ! de Félix , mon père ?

FRANÇOËUR.

Oui, ce brave garçon qui est allé en remplacement pour moi, et qui a eu le malheur d'avoir un bras cassé.

ADELAYDE *troublée.*

Il a eu un bras cassé, dites-vous ?

FRANÇOËUR.

Hélas oui ! et quand je pense que c'est son amitié pour moi qui l'a porté là, que ce coup de fusil qu'il a reçu, ça été pour me l'épargner ! juge de la reconnaissance que je lui dois... Car enfin, mon enfant, si je ne suis pas parti, moi, ce n'est pas que je recule à défendre ma patrie, non ! ce n'est pas que je ne sois bien pénétrée de tout ce que je lui dois, aussi bien que tous les autres citoyens ; et quoique vieux, si j'étais seul, je voudrais encore donner l'exemple aux jeunes !... mais, c'est par rapport à toi, à ma famille à qui je suis nécessaire, que j'ai consenti à ce remplacement que la loi autorisait en ce moment : mais ces considérations-là même, me font sentir toute l'étendue de l'obligation que j'ai à ce digne patriote qui s'est exposé pour moi, et mon cœur brûle de l'acquitter !... oh ! oui, mon cher Felix ! tu as versé ton sang pour moi, et je dois partager ma fortune avec toi !... heureusement il va mieux à ce qu'il me marque, et il revient à Paris : j'espère même, suivant sa lettre, que j'aurai le plaisir de le voir ici aujourd'hui ; j'en serais d'autant plus charmé que sa présence égayerait encore le repas de tes fiançailles.

ADELAYDE *à part.*

De mes fiançailles ! ô ciel ! qu'il va me rendre au contraire ce nœud bien plus difficile à former !

FRANÇOËUR.

Et je veux qu'à la cérémonie de tes noces il soit le garçon d'honneur.

ADELAYDE *à part.*

Hélas ! puisse cette funeste cérémonie ne s'accomplir jamais !

FRANÇOEUR.

Eh mais ! tu ne reponds pas !... est-ce que tu ne serais pas bien aise de le voir ? est-ce que tu ne partagerais pas mon amitié pour lui ?

A DELAYDE *embarrassée par cette question.*

Mon père !...

FRANÇOEUR.

Hé bien ! quoi ! mon père !... un garçon qui s'est sacrifié pour moi ! un ardent patriote ! un franc républicain ! tu ne le regarderais pas du même œil que moi !... tu serais jalouse du bien que je veux lui faire ?...

A DELAYDE, *avec sentiment.*

Moi jalouse ! ah ! mon père, ne le crois pas. (*à part*) Qu'il est loin de soupçonner les véritables dispositions de mon cœur.

FRANÇOEUR.

Oui, oui, je me suis bien aperçu que tu as toujours été froide avec lui !

A DELAYDE, *à part.*

Ah ! que cette froideur servait à déguiser un sentiment bien contraire !

FRANÇOEUR.

Mais dorénavant je t'ordonne de le traiter avec amitié... comme s'il était ton frère, enfin ; car, moi, je te déclare que je veux le regarder comme mon enfant ! et je lui dois cela. Faire du bien, c'est déjà un plaisir... mais s'acquitter de la reconnaissance ! oh ! c'est un devoir sacré, et je brûle de le remplir ; ainsi, ma chère Adelaïde, arrange toi là-dessus si tu m'aimes.

il sort.

SCÈNE XII.

ADELAYDE *seule.*

Le traiter avec amitié!... ah! ce n'est pas cet ordre-là qui me sera difficile à exécuter! que ne m'est il aussi aisé d'aimer le ridicule époux qu'il me destine, et qui me paraît encore plus haïssable en ce moment!... pourquoi aussi mon père qui m'aime tant, me propose-t-il des nœuds si désagréables? pourquoi ne voit-il pas combien cet être est peu fait pour plaire? et pourquoi, moi-même, n'ai-je jamais eu la force de lui témoigner la répugnance qu'il m'inspire?... Hélas! le retour de Félix m'éclaire sur le véritable état de mon cœur! ah! mon père, ma tendresse pour toi a forcé mon obéissance; mais je sens en ce moment que le sacrifice qu'elle m'impose va me devenir bien cruel!

SCÈNE XIII.

ADELAYDE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *de l'air le plus agité.*

Ah mon dieu! mademoiselle Adelaïde!....

ADELAYDE.

Eh bien, Brigitte, qu'y a-t-il donc?

BRIGITTE.

Ah! ma chère demoiselle!.... je ne sais plus où j'en suis!...

ADELAYDE.

Effectivement, tu as l'air toute troublée!

BRIGITTE.

Oh! je suis d'une colère!... que vraiment je ne me connais plus!... Imaginez-vous, mademoiselle, qu'il n'y a plus ni règle,

ni ordre , ni bienséance ; tout est bouleversé , tout est confondu !...
Nicolas !... , cet impertinent de Nicolas qui a osé me tutoyer !

ADELAYDE , *riant*.

Hé ! bon dieu ! je croyais que le feu était à la maison !

BRIGITTE.

C'est bien pis que s'il y était , ma chère demoiselle ! vous ne voyez donc pas les conséquences de cela ?... Comment ! sans égard pour l'état , pour l'âge , pour le caractère... , un premier venu va se permettre de me tutoyer !... jour de Dieu !... je l'étranglerais plutôt que de le souffrir !

ADELAYDE.

La correction serait violente !... mais , ma pauvre Brigitte , calme-toi un peu ; causons là-dessus de sang froid. Quel mal t'a fait Nicolas en te tutoyant ?

BRIGITTE.

Comment , quel mal !... un insolent comme cela , ainsi que votre mijaurée de Claudine s'en viendront me rire au nez , et m'appeler *toi* !... une femme d'âge comme moi ! une femme , j'ose dire , respectable ! qui a toujours été à la tête de la maison de monsieur votre père , et qui vous a élevée vous-même !

ADELAYDE.

Hé bien ! que veux-tu , ma bonne ! ces titres-là sont des recommandations pour toi auprès de nous ; mais vis-à-vis des autres , tout cela est nul.

BRIGITTE , *piquée*.

Comment donc nul !... je souffrirais qu'un jardinier , qu'une mervreuse de chambrière me manquent de respect ?

ADELAYDE.

Mais , ma bonne amie , tu as tort d'aller chercher le respect dans les mots... D'ailleurs , tiens , tu as une belle revanche à prendre ! tu as aussi des gens que tu regardes comme au-dessus de toi , n'est-ce pas ?... mon père... , moi peut-être même... ; hé bien , tutoye nous par dédommagement ; ce que ton orgueil per-

dra d'un côté, il le regagnera de l'autre, et il se retrouvera au pair.

BRIGITTE.

Non, non, mademoiselle; je sais ce que je dois aux uns, et ce que les autres me doivent, et je ne m'en dépars pas. Chacun ce qui lui appartient, voilà ma balance... Eh bien! à quoi donc profiterait-il à un ancien domestique d'avoir vingt ans de service dans une maison, si des nouveaux voulaient marcher d'égalité avec eux?

A DELAYDE.

Eh! ma chère amie! ce mot-là seul te condamne... quand les maîtres t'en donnent l'exemple de cette égalité-là, tes droits ne sont pas plus lésés que les leurs... s'il était possible qu'il y en eût encore des droits; mais il n'y en a pas. Retiens bien cela... : tous les individus n'ont que des devoirs à remplir les uns envers les autres. Ceux des domestiques sont d'être attachés, fidèles et serviables; comme ceux des maîtres sont d'être humains, généreux et reconnaissans! le respect est une chimère, l'orgueil est une sottise: mais l'attachement et l'amitié sont les bases de toutes les sociétés; la liberté en est l'objet, et l'égalité en fait le bonheur

(elle sort.)

SCÈNE XIV.

BRIGITTE, seule.

EQUALITÉ tant que vous voudrez, mais tout cela n'autorise pas le mépris; et je vais m'expliquer là-dessus avec monsieur Francœur... toi!... toi! à madame Brigitte!... oh! non. Je ne peux pas digérer cela!... mon maître, à la bonne heure! mais hors lui et madame.... et puis encore mademoiselle, je veux être vous pour toute la maison.

(elle s'en va en se rengorgeant.)

A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E.

G O U R M É , *entrant en colère.*

Où ! c'est épouvantable , en vérité ! je sors de la cuisine. . . ces maudits marmitons sont d'une insolence à révolter ! . . . c'est le même ton de Nicolas absolument . . . Il n'y a pas jusqu'à un petit tourne-broche haut comme cela , qui s'est donné les airs de me tutoyer ! oh morbleu ! c'est trop fort , et je veux savoir si c'est une comédie que l'on joue ici ; et si cela continue , je désertterai plutôt la maison.

S C È N E II.

G O U R M É , B R I G I T T E , *entrant par l'autre côté, sans voir Gourmé.*

B R I G I T T E

J e ne sais plus où me fourrer pour éviter tous ces impertinens Toi qui me scandalisent l'oreille.

G O U R M É , *à part de son côté.*

Enfin , à les croire , il n'y a plus de différence d'un homme à un autre !

B R I G I T T E , *à part.*

Je pense pourtant qu'une femme de charge ne doit pas être confondue avec de simples domestiques !

G O U R M É , *se renflant.*

Un homme qui a vingt mille livres de rente ! qui a été conseiller au parlement ! et qui a fait métier de juger tous ces drôles là même ; je vais me trouver leur égal ! . . .

B R I G I T T E , *à part.*

Une femme qui depuis vingt ans commandait tout le monde dans la maison ! qui d'un seul mot faisait mettre tous les gens à la porte , va se voir à *tu et toi* avec eux ! . . . oh ! je demanderais plutôt mon congé !

G O U R M É , *la voyant.*

Ah ! vous voilà , dame Brigitte !

B R I G I T T E , *satisfaite d'être appelée madame.*

Ah ! à la bonne heure ! voilà du moins encore un homme civil ! . . . Voyez pourtant la différence des gens bien élevés ! . . . (*haut*) Je suis bien votre servante , M. Gourmé. (*Elle lui fait une belle révérence.*)

G O U R M É , *à part et flatté.*

Ah ! Dieu soit loué ! en voici pourtant encore une d'honnête ! . . . (*haut.*) Qu'est-ce que c'est donc que cette nouvelle épidémie qui a infecté toute cette maison ! est-ce que tous les gens d'ici perdent la tête ?

B R I G I T T E .

Oh ma foi je suis bien tentée de le croire ; tout ce que je sais ; c'est qu'il n'y a plus ici de subordination déjà.

G O U R M É .

Mais c'est vrai ! on n'y connaît plus les personnes ! on n'y sait plus apprécier les rangs ! . . . vous n'imaginerez jamais ce qui m'arrive !

B R I G I T T E .

Oh ! après ce qui m'est arrivé à moi-même , je ne serai plus surprise de rien vis-à-vis des autres.

G O U R M É .

Comment ! Francœur a donné l'ordre à ses domestiques de

tutoyer tout le monde , et ces marauds-là ont osé se permettre vis-à-vis de moi cette insultante familiarité !

BRIGITTE.

Hélas ! mon cher Monsieur ! ils ont commencé par moi !

GOURMÉ.

Oh ! mais je suis bien déterminé à ne le pas souffrir.

BRIGITTE.

Et moi je fais bien serment de souffleter le premier qui recommencera à prendre cette liberté-là

GOURMÉ.

Un homme de mon état . . .

BRIGITTE.

Une femme de mon âge . . .

GOURMÉ

Doit bien être *Vous* pour ces faquins-là !

BRIGITTE.

Peut bien exiger d'eux un peu de politesse !

GOURMÉ.

En vérité , dame Brigitte , vous êtes la seule personne d'ici qui ayez conservé de la raison.

BRIGITTE.

Vous êtes bien bon , assurément et je puis bien assurer aussi , mon cher Monsieur , que vous êtes le seul qui ayez encore du *savoir vivre*.

GOURMÉ.

Aussi mon intention n'est-elle pas de rester long-temps avec tout ce monde-là ! Si-tôt mon mariage terminé , je repars bien vite pour ne plus être scandalisé par leurs phrases impertinentes . . . et vous qui êtes honnête , si vous voulez vous attacher à moi . . .

BRIGITTE.

Comment donc , Monsieur , bien de l'honneur que vous me faites ! aussi bien je ne peux pas m'habituer non plus à ce mauvais

ton-là ; ... la maison était assez bonne pour moi , mais j'y renonce de bon cœur pour vous suivre ; car , moi , voyez-vous , ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ! mais pour une politesse ! ... oh ! j'irais au bout du monde.

G O U R M É.

Hé bien , c'est dit : arrangez-vous en conséquence ; je vous prends sur le même pied que vous êtes ici , et dès cet instant vous pouvez vous regarder comme à moi.

B R I G I T T E.

C'est une affaire faite , monsieur , et j'espère que vous aurez tout lieu d'être satisfait de mon service et de ma politesse.

G O U R M É.

J'en suis persuadé. Il n'y a plus que l'histoire de mon contrat qui me retient ici ; quand vous me verrez prêt à finir , vous chercherez quelque prétexte , et vous sortirez.

B R I G I T T E.

Cela suffit , Monsieur. Oh ! ils seront bientôt trouvés !

G O U R M É.

A propos , même , en parlant de mon contrat , j'ai oublié à Paris des papiers dont je pourrai avoir besoin , et je veux aller les chercher en attendant le souper ; cela me distraira de la maussade compagnie de ces tutoyeurs impitoyables. Je vous serai obligé de me faire guetter une des voitures qui amèneront ici du monde et de la faire retenir pour moi , car on s'est déjà emparé de mes chevaux , et je suis réduit aux carrosses de places !...

B R I G I T T E.

Hé bien , Monsieur , je vais tout de suite me mettre moi-même en faction à la porte , cela me sauvera aussi du désagrément de ces conversations-là. (à part.) Ah ! dieu merci , je serai donc bientôt dans une maison où il sera permis de se distinguer de la valetaille , et de savoir garder son rang !...

(*haut*) Votre servante bien humble , Monsieur ! (*elle fait une belle révérence à Gourmé , et s'en va.*)

SCENE III.

G O U R M É *seul.*

CETTE femme-là a véritablement du bon ! elle connaît ce que l'on doit aux personnes.... pour éviter tous les importuns , je m'en vais dans le jardin , j'y cueillerai un bouquet pour l'offrir à ma prétendue. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FELIX *entre avec* NICOLAS, *il a le bras gauche en écharpe.*

N I C O L A S, *l'embrassant de tout cœur.*

COMMENT ! c'est toi , mon cher Félix ! ah ! mon pauvre garçon ! je ne nous laissons pas de t'embrasser... A propos , ne sois pas fâché si je t'appelons *toi* dà !... c'est une nouvelle ordonnance de l'Égalité ; et comme on dit que ça sera bien pour l'amitié que tous les bons citoyens se doivent l'un à l'autre , je l'exécute avec ben du plaisir envers toi.

F E L I X, *avec franchise.*

Ah ! mon bon Nicolas ! un honnête homme ne peut jamais me fâcher en me caressant ; et avant que cette preuve d'égalité-là fût autorisée par la loi , elle était déjà gravée dans le cœur de tous les braves républicains.

NICOLAS

N I C O L A S *à part.*

Ventergué ! c'est penser ça... voyez pourtant que tous ceux qui ont le cœur bon trouvent ça tout simple ! oh ! c'est prouvé actuellement , tous ceux qui sont fiers , c'est qui zavont l'ame gâtée ! (*haut*) mais , morgué ! mon cher ami ! je sommes fâché de te voir ce bras-là comme ça !

F E L I X , *avec sentiment.*

Au contraire, mon ami ! félicite m'en !... c'est une preuve que j'ai fait pour ma patrie ce que je devais ah ! tous les braves qui composent notre armée m'ont déjà envié ce témoignage honorable !

N I C O L A S.

Sarpedié ! t'as raison , c'est ton certificat de bon patriote , et je nous en réjouissons a st'heure avec toi !... quien ; faut que je t'embrassions encore pour ce bras-là ! (*il l'embrasse*).

F E L I X.

Hé ! dis-moi donc , mon cher Nicolas , tout le monde se porte-t-il bien ici ?

N I C O L A S.

Oh oui morgué ! tout le monde y est en bonne santé , et en joie qui pus est ; et t'arrives ben à propos pour la partager ! j'avons ici un repas de noces aujourd'hui.

F E L I X.

Un repas de noces ?

N I C O L A S.

Eh oui , de fiançailles tout au moins...

F E L I X , *inquiet.*

Eh ! qui donc va se marier ?

N I C O L A S.

Pardine ; la fille de note bon maître , la charmante et bonne citoyenne Adélaïde.

F E L I X , *troublé.*

Adélaïde va se marier !

N I C O L A S.

Et sans doute, et elle commence à être de bon âge pour ça ! et ben faite , morgué , pour avoir des maris à choisir !... gnya qu'une chose qui me chagrine , c'est qu'on ait si mal rencontré ens stila qu'on l'y donne !

F E L I X , *sans l'écouter.*

Comment ! elle se fiance aujourd'hui !

N I C O L A S.

Oh ! ce soir le repas. Et le prétendu est déjà ici même ! le citoyen Gourmé ! un glorieux ! un *Mr. vous* du premier ton.

F E L I X *confondu , à part.*

Gourmé ! dieu ! quelle nouvelle ! et comment cacher mon trouble ?

N I C O L A S.

Al sera surement ben aise de te voir à ste fête - là ! J'allons l'avertir de ton arrivée ainsi que le citoyen Francœur. Le prétendu est surement avec eux , ainsi tu vas voir tout le monde à la fois.

F E L I X.

Non , mon cher ami ; je veux choisir un autre moment pour me présenter. (*à part.*) Retournons plutôt à Paris , je sens que je ne pourrais sans me trahir , soutenir la vue du bonheur de mon rival !

N I C O L A S *à part.*

I rêve apparemment à queuque maguère de les surprendre... oh oui ! il a toujours été si gai , si aimable !... i va leur faire queuque histoire allons toujours voir ce qui se passe.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

F E L I X *seul.*

MAIS , que dis-je ! mon rival !... hélas ! puis-je l'être de quelqu'un !... et sur-tout de Gourmé ! moi aimer ! moi jaloux !...

ah ! je sens trop que je n'ai rien à prétendre ! trop de distance me sépare d'elle !... Pourquoi la nature qui m'a refusé tous ses dons m'a-t-elle donné un cœur si sensible ? Eloignons-nous plutôt, fuyons Adelaïde ! et ne revoyons son père que quand je n'appréhenderai plus de la retrouver auprès de lui.

(*il va pour sortir*).

SCÈNE VI.

N I C O L A S revient avec F R A N C Œ U R

N I C O L A S à Félix.

Q U I E N , v'là le citoyen Francœur. (*A Francœur*) v'là le brave Félix !

F R A N C Œ U R , *allant vivement à Félix.*

Te voilà, mon pauvre Félix ! mon brave garçon ! digne défenseur de la patrie ! embrasse moi.

F E L I X *l'embrasse avec effusion.*

Ah ! c'est de tout mon cœur !

F R A N C Œ U R .

Et du plus profond de mon ame ! mon cher ami !... je ne te parlerai pas de ton bras ; la manière noble dont tu m'as annoncé ta blessure prouve que c'est plutôt un compliment à te faire !... mais je t'avoue cependant qu'elle me fait rougir auprès de toi... ce coup porté contre la patrie, tu l'as reçu pour moi, qui aurais dû être à ta place, et cette marque honorable me fait sentir doublement et ce que je devais à mon pays, et ce que je te dois maintenant à toi même.

F E L I X .

Vous ne me devez rien, brave citoyen ! c'est moi plutôt qui vous dois de la reconnaissance de ce que vous avez bien voulu me céder l'honneur de marcher à votre place.

FRANCŒUR.

Je ne suis pas en peine sur tes sentimens; mais il me reste, à moi, à te faire connaître les miens. En attendant, j'ai une observation à te communiquer, c'est qu'il faut te mettre au courant de ma maison... et qu'à commencer par moi, tu m'obligeras beaucoup de tutoyer ici tout le monde.

NICOLAS.

Ah dame oui! je te l'avons dit, i n'y a pus de *vous* dans la République, et tous les bons citoyens sont des *toi*.

FELIX à *Françœur*.

A ce titre-là, digne homme! sois donc *toi* aussi pour moi, et crois que ce que ma bouche aura l'air de te refuser de considération par cette expression familière, mon cœur t'en paiera l'intérêt avec usure.

FRANCŒUR, *le serrant dans ses bras*.

Mon cher ami!

NICOLAS à *part*.

Parguenne! v'là deux ben braves gens! et je sommes fier de ce que je croyons que je leus ressemblons un petit brin!

FRANCŒUR.

Nicolas, va t'en chercher ma fille. Je veux te présenter tout de suite à elle.

NICOLAS.

J'y courons, citoyen.

il sort.

SCÈNE VII.

FRANCŒUR, FELIX.

FELIX, *soulant éluder l'entrevue*.

NON; pour l'instant il m'est impossible de rester ici. Je ne suis venu, en passant, que pour demander de vos nouvelles; mais il y a à Paris de mes camarades, blessés comme moi, avec qui je suis revenu, et qui m'attendent pour aller nous présenter à la Convention.

FRANCŒUR, *le retenant , et avec ame.*

Ecoute, mon camarade ! je n'entens pas que la Convention paye ton bras, vois-tu ! . . . C'est pour moi que tu as attrapé cela, c'est comme si je l'avais reçu moi-même, et je suis assez riche pour ne rien demander à la nation. Ta pension est chez moi, mon ami, et tant que j'aurai de quoi vivre, tu ne manqueras jamais de rien.

FELIX, *à part.*

Quel brave homme ! et que je me reproche le tort involontaire que j'ai envers lui !

FRANCŒUR.

Demain, si tu veux, je t'y présenterai moi-même, à la Convention, pour ne pas te priver de l'honneur de recevoir de nos dignes Législateurs, les éloges qu'ils ont eux-mêmes du plaisir à donner aux citoyens qui ont bien servi la patrie ; mais aujourd'hui, il faut que tu restes ici pour les fiançailles de ma fille. . . la voilà. Tiens, fais lui ton compliment.

SCÈNE VIII.

Les susdits, ADELAYDE *entre.*

FRANCŒUR.

MA fille, voilà Félix : quand tu l'as vu chez moi, c'étoit déjà un joli garçon ; à présent c'est un brave citoyen et un des bons défenseurs de la patrie que je te présente. (*Adelayde le salue d'un air embarrassé ; Félix en fait de même.*) à Félix. Allons, fais lui ton compliment. Un militaire doit savoir tourner cela.

FELIX, *avec timidité.*

Citoyenne, quand j'ai eu l'avantage de vous connaître, votre père avoit déjà tant de bontés pour moi, et vous tant de charme et de bonnes qualités, que je ne puis voir qu'avec la plus vive satisfaction que vous ayiez encore augmenté tous les deux.

FRANCŒUR.

Oui : voilà une phrase fort bien dictée ! mais , mon ami , tu as oublié notre condition , et notre nouveau régime. Il y a dans ton compliment des *vous* qui me contrarient. . . Réponds-lui , ma fille , et donne-lui l'exemple de parler par *tu et toi*. . . Allons : morbleu ! à la républicaine. (*Adelayde n'ose pas.*) Hé bien ! . . . tu hésites , je crois. (à *Félix*) N'imagine pas que ce soit fierté au moins. . . c'est timidité plutôt. . . un reste de bienséance mal entendue ! mais je m'en vais bientôt vaincre cela , moi ! Voyons , répète après moi . . . Brave citoyen.

ADELAYDE , répète.

Brave citoyen !

FRANCŒUR.

Je t'ai toujours vu ici avec le plus grand plaisir. (*Adelayde hésite.*) Encore ! . . . veux-tu parler donc !

FELIX , voulant épargner l'embarras d'Adelayde.

Mais , citoyen , pourquoi contraindre mademoiselle ?

FRANCŒUR.

A l'autre à présent , avec sa mademoiselle ! Oh ! comme j'aurai de la peine avec ces têtes-là ! . . . mais j'en veux venir à mon honneur . . . (à *Adélaïde*) allons , toi . . . je t'ai toujours vu ici avec le plus grand plaisir.

ADELAYDE.

Je vous. . .

FRANCŒUR , l'interrompant.

Hem ! . . .

ADELAYDE , se reprenant.

Je t'ai toujours vu ici avec le plus grand plaisir.

FRANCŒUR.

A la bonne-heure !

FELIX à part.

Ah ! qu'elle en a peu à me le dire !

FRANCŒUR.

J'en ai davantage encore à te voir de retour...

ADELAYDE.

J'en ai davantage encore à te voir de retour...

FRANCŒUR.

Et je ne négligerai rien, ainsi que mon père, pour te rendre le séjour de notre maison agréable!

FELIX.

Ah! c'est trop de bonté!

FRANCŒUR.

Non, non, je veux qu'elle le dise... Qu'est-ce que c'est donc que cette enfance-là!... allons, ma fille!... est-ce que tu ne le penses pas comme je le dis?

ADELAYDE.

Si fait, mon père! et je ne négligerai rien pour te rendre le séjour de notre maison agréable.

FRANCŒUR.

Ah! voyez donc comme c'était difficile à dire! (à Félix) Voyons à présent, à toi... Citoyenne, je te remercie...

FELIX, voulant éluder.

Oh! mon cœur est pénétré de reconnaissance!...

FRANCŒUR.

Eh! non, ce n'est pas cela!... Ce sont des tournures équivoques que tu me cherches là, des faux fuyans!... Je veux que cela soit clair, moi! les mots justes....

Citoyenne, je te remercie....

FELIX, d'un air d'obéissance.

Citoyenne, je te remercie....

FRANCŒUR.

Et je te prie d'être persuadée que j'aimerai la fille autant comme j'aime le père.

FELIX , *après une courte réflexion.*

Et je te prie d'être persuadée . . . que j'estimerai la fille autant
comme j'aime le père.

FRANCŒUR , *s'apercevant du
changement du mot.*

Parbleu ! je le crois bien que tu l'estimeras ! ce n'est pas cela
que je te dis , moi.

A DELAYDE , *à part.*

Voyez-vous cette affectation d'avoir changé le mot.

FRANCŒUR , *à Felix.*

Est-ce que tu ne voudrais pas aimer ma fille , toi ?

FELIX.

Ah ! ce n'est pas ce sentiment-là qui me coûtera jamais pour
ta famille !

FRANCŒUR.

Hé bien , prouve-le donc , et dis comme je t'ai dicté.

FELIX , *avec beaucoup d'ame , et comme
poussé malgré lui par son cœur.*

Hé bien ! je te prie , belle Adelaïde , d'être bien persuadée que
je t'aimerai toujours autant comme j'aime ton père !

FRANCŒUR , *content.*

Ab ! nous en voilà donc venus à bout ! Cela vous a furieuse-
ment coûté à tous les deux ! . . . et vous n'êtes pas encore bien
fermes sur ce ton-là . . . mais je m'en vais encore vous familiariser
davantage ensemble , moi . . . Allons , donnez-vous le baiser
de fraternité. (*ils ont l'air de se reculer tous les deux.*) Hé
bien ! voilà une jolie disposition pour s'embrasser ! vous reculez
tous les deux , je crois. Hé mais mon Dieu ! il y a entre vous autres
une antipathie bien singulière donc ! (*à part.*) C'est pudeur
dans l'une et respect dans l'autre . . . Voyons , voyons , rappro-
chons cela. (*Il les prend chacun par une main*) Ecoute donc ,

Adelaïde, c'est un frère que je te présente ; et ton fiancé n'y peut pas trouver à redire , quand même tu serais déjà la citoyenne Gourmé.

F E L I X , *rappelé à son chagrin par ce nom.*

La citoyenne Gourmé !

F R A N C Œ U R .

Oui, c'est le nom qu'elle va prendre ce soir . . . et je te retiens exprès pour que tu nous fasses l'amitié de signer au contrat . . . Allons, embrasse la toujours en attendant . . .

(*Il les pousse l'un vers l'autre. Ils s'embrassent.*)

SCÈNE IX.

Les susdits ; G O U R M É *entre avec un bouquet.*

G O U R M É , *en colère et venant les séparer.*

H É bien ! hé bien ! qu'est-ce que vous faites donc, Monsieur ?

F R A N C Œ U R .

Allons ! encore ! qu'est-ce que vous faites , Monsieur ; mais, est-ce comme cela que l'on parle donc ?

G O U R M É .

Ah ventrebleu ! est-ce comme cela que l'on agit plutôt ? (*Il reconnaît Félix, et lui dit avec mépris*) : Eh mais ! comment, c'est toi ! . . . Cela te convient bien encore !

F R A N C Œ U R .

A la bonne heure ! voilà que tu te mets au ton . . . mais c'est l'air de mépris , par exemple , qui est encore mauvais.

G O U R M É .

Oh ! je sais ce que je fais , et je connais mon homme . . .

F R A N C Œ U R , *à Félix.*

Hé bien, voyons, défends-toi donc, toi.

F E L I X , *à Gourmé.*

J'ai le même avantage , et nous nous connaissons tous deux.

SCÈNE X.

Les susdits, un COCHER de fiacre.

Le COCHER, *entre deux vins.*

QU'EST-CE qui me demande donc ici ? v'là une demie heure qu'on m'a retenu, et mes chevaux s'ennuyent de lire la gazette à ste porte.

GOURMÉ.

Ah ! c'est pour moi.

Le COCHER.

Hé ben, allons, *viens*... où *veux-tu* que je te mène ?

GOURMÉ, *en colère.*

Comment ! *viens* !... A qui parle donc ce drôle-là ?

FRANCŒUR, *au cocher.*

Bravo, mon enfant ! c'est cela.

GOURMÉ.

Oui ! enhardissez-le encore à être insolent.

Le COCHER.

Qu'est-ce tu dis !... insolent !... parle donc, hé ! tu m'as ben l'air d'en être un fier, toi, des insolens !... et sans le respect que j'ai pour la compagnie, qui me paraît honnête, je te donnerais tout-à-l'heure une leçon de politesse avec mon fouet !...

GOURMÉ.

Est-il possible que ces êtres-là s'oublient à un point pareil !... (à Francœur) vous voyez bien où vous les amenez avec votre familiarité !

Le COCHER.

Qu'appelles-tu des *Etes* !... Ete toi-même, entends-tu !... et pour la familiarité que tu reproches, elle ne nous portera jamais à manquer à des bons citoyens ; mais pour toi, m'est avis que t'as passé à côté d'où ce que y en avait.

G O U R M É , *indigné.*

Quelle patience il faut avoir pour ne pas lui apprendre à connaître son monde !

Le C O C H E R.

Oh ! je te connais de reste à présent , et même de trop ! et je te signerai quand tu voudras avec le manche de mon cachet de cinq pieds que tu ne vaux pas grand chose.

F R A N C Œ U R , *au cocher.*

Allons, allons, mon ami ! ne te fâches pas.

G O U R M É , *à Francœur.*

Mais renvoyez-le donc , puisque c'est ici chez vous !

Le C O C H E R.

Ah ! puisque je suis chez le citoyen , je veux être honnête , parce qu'il le mérite , lui ! . . . mais si ça avait été chez toi , je t'aurais appris à parler à des républicains... (*aux autres.*) Pardon, excuse, mes frères ! Je vous estime , vous autes ; et je m'en vas... (*à Gourmé*) Hé ben , tu ne veux donc pas me dire où-ce qui faut que je te conduise ?

G O U R M É.

Toi , me conduire ! Ah ! ventrebleu ! j'aimerais mieux faire vingt fois le chemin à pied , qu'une seule course avec un grossier de ta façon.

Le C O C H E R , *riant.*

Ah ! tu le prends ben ! . . . Est-ce que c'est encore un *ci-devant* donc , ça ? . . . Ecoute donc , hé ! M. le Grossier ! apprends que c'est moi qui ne voudrais pas temener , et quand tu me payerais le tripe et le redouble encore ! . . . je ne veux vivre et marcher qu'avec des patriotes ! mais pour tes parçils , leu papier me salirait les doigts ! même ment , je te fais présent de la demie heure que tu me redois pour t'avoir attendu . . . (*Il regarde Félix*) et tiens , tu en as l'obligation à ce brave citoyen-là que j'ous amené tantôt. Ah ! vive celui-là , par exemple ! c'est pas un glorieux comme toi ! . . .

Jel'ai tutoyé en frère ! hé ben, au lieu des'en fâcher, il m'a payé en surplus de ma course au moins de quoi me dédommager de la demie heure que tu me fais perdre ! Aussi j'ai déjà bu à sa santé de bon cœur, et j'y allons boire encore, et à celle de toute la compagnie... mais pas à la tienne, dà !... oh j'aurais peur que le vin ne m'empoisonnerait à ton intention !... (*aux autres*) Au revoir, citoyens ! (*à Gourmé*) Adieu, M. de la fierté !.. hé M. l'Ete !... et prends garde à retomber sous mon fouët, car je te retournerions de la bonne manière ! (*à Félix avec amitié*) Adieu, mon frère !... Ohé ! marche, Cadet !...

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

Les susdits, hors le Cocher.

FRANCEUR, *à Gourmé qui piétine de colère.*

Tu vois bien ce que tu t'attires avec ta hauteur !

GOURMÉ.

Ah ! vous trouvez encore qu'il a raison, peut-être ?... Au surplus, c'est une affaire finie, celle-là ; mais nous en avons une autre à régler avec ce citoyen-là. (*montrant Félix*).

FRANCEUR.

A propos, oui. C'est un des meilleurs amis de la maison. Je te le présente comme tel ; et je te commande d'avoir pour lui les mêmes égards et la même amitié que pour moi.

GOURMÉ, *d'un ton dédaigneux.*

Moi ! des égards pour lui.

FELIX.

Oh ! je l'en dispense.

FRANCŒUR.

Comment ! tu as la petitesse d'être piqué par ce qu'il a embrassé ta prétendue ! ... Eh mais , c'est un baiser de paix , ça , mon enfant ; et même , pour la faire ensemble , je veux que vous vous en donniez tous deux un pareil. — (*Il prend Gourmé.*)

G O U R M É , *le repoussant.*

Ei donc ! fi donc !

F E L I X.

Oh ! cela n'est pas nécessaire.

F R A N C Œ U R.

Mon gendre , tu es trop rétif ! ... La leçon du cocher ne t'a pas encore bien profité ! je crains bien que tu n'en reçoive une plus rude !

G O U R M É.

En attendant , j'en ai une à vous faire , à vous , ainsi qu'à mademoiselle... Est-ce la décence qui apprend à une fille bien élevée à embrasser un premier venu ?...

A D E L A Y D E , *piquée , mais avec dignité.*

Citoyen , j'ai cru devoir obéir à mon père...

F R A N C Œ U R , *sèchement.*

Sans doute : qu'est-ce que tu viens nous chercher à présent , toi , avec ta décence.

F E L I X , *s'avançant d'un ton ferme et noble.*

Citoyen Gourmé ! je ne sais si vous êtes digne de l'honneur que la citoyenne vous fait de vous donner des droits sur elle ; mais ce que je sais bien , c'est qu'ils ne peuvent pas aller jusqu'à vous autoriser à lui manquer de respect... Quant à moi , je puis beaucoup souffrir de vous , et j'y suis déjà accoutumé !... mais je ne puis me faire à la voir insulter devant moi , et encore moins à en être la cause... Je me retire donc , par égard pour elle et pour son digne père... mais en partant , je vous exhorte à profiter un peu mieux des exemples de prudence et de vertu

que l'on vous donne ici ; et sur-tout à mériter , s'il est possible le bonheur que l'on vous destine , et le titre glorieux de son époux.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FRANCŒUR , ADELAYDE , GOURMÉ.

FRANCŒUR à GOURMÉ.

D'où vous connaissez-vous donc ?

GOURMÉ.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer cela. J'ai affaire à Paris pour avoir des papiers nécessaires, et j'y vais promptement ; mais je vous prévins d'une chose : le ton de votre maison me contrarie infiniment ! Ce monsieur Félix me déplaît encore davantage... ainsi , je desire que lorsque je reviendrai ce soir pour conclure , tous les gens de votre maison soient plus raisonnables à mon égard ; et sur-tout , que la présence du sieur Félix n'y offusque plus mes yeux.

FRANCŒUR , *réfléchit là-dessus d'un air mécontent.*

GOURMÉ , à *Adelaide.*

En attendant , mademoiselle , voici toujours le bouquet que je venais de cueillir pour vous.

ADELAYDE , *refusant avec dignité.*

Je vous remercie ; je l'accepterai quand il me sera offert de meilleure grâce , et que vous mettrez plus de délicatesse dans vos observations.

Elle s'en va.

SCÈNE XIII.

FRANCŒUR, GOURMÉ.

GOURMÉ.

A votre aise, mademoiselle ! (à Francœur,) Pour vous, monsieur Francœur, souvenez-vous de mes deux conditions ; plus de tutoyemens, et sur-tout plus de Félix ! (Ils'en va.)

SCÈNE XIV.

FRANCŒUR, seul.

Ah ! par exemple ! tu es bien sûr de n'obtenir ni l'une ni l'autre . . . et tu commences à me déplaire furieusement toi-même ! . . . Mais quel sujet a-t-il donc d'en vouloir à Félix , car il me paraît, sur ce qu'ils disent tous deux que cela vient d'un peu plus loin que l'embrassade de tout-à-l'heure ! . . . il faut que je cherche Félix , et que je m'explique de cela avec lui.
(Il va pour sortir, sa femme entre d'un air très-gai et satisfait.)

SCÈNE XV.

FRANCŒUR, son épouse.

FRANCŒUR.

Ah ! te voilà arrivée, ma bonne amie ! tu as l'air bien gai !
La Citoyenne FRANCŒUR, du ton le plus épanoui.
Ah ! je suis charmée, mon cher mari ! je suis à la joie de mon cœur ! j'ai passé la matinée la plus délicieuse !

FRANÇOEUR.

Bon! conte-moi, conte-moi donc ça.

La Cne. FRANÇOEUR.

Imagine toi d'abord que j'ai fait la moitié du chemin à pied; comme il y avait long-tems que je n'étais sortie, j'ai été bien aise de me promener, et je n'ai pris une voiture qu'à la barrière. Ah! mon cher époux, quel tableau ravissant m'a enchanté les yeux et le cœur! par tout dans Paris, je n'ai vu que des frères, des amis... hommes, femmes et enfans, tout le monde se tutoye, s'embrasse!... plus de fierté, plus de distinction. La morgue est bannie, et l'Égalité triomphe!... Je suis entrée chez un parfumeur pour avoir des gands; » quest-ce que tu veux, » citoyenne? » m'a dit la fille de boutique!... Jusqu'au cocher qui m'a amenée, » he bien! me donnes-tu pour boire à ta » santé, ma grosse républicaine? »

FRANÇOEUR, *riant.*

Eh! comment as-tu pris cela, toi?

La Cne. FRANÇOEUR.

Ma foi, je me suis mise à rire de tout mon cœur, et je lui ai répondu sur le même ton. » Tiens, mon frère, prend cela, et » grand bien te fasse! « Jusqu'à ces bonnes petites filles de notre portière, quand j'ai passé, » comment te portes-tu la grosse maman?... en vérité, cela m'a beaucoup divertie!

FRANÇOEUR.

C'est plus que divertissant, ma femme; c'est satisfaisant! c'est intéressant! c'est une preuve du progrès que la raison fait parmi nous.... et nous ne saurions trop nous prêter à avancer et à compléter ses succès.... aussi je viens d'établir ici ce nouvel usage qui t'a tant flattée à la ville.

SCÈN

S C È N E X V.

Les susdits , NICOLAS et CLAUDINE.

NICOLAS , à *Claudine*.

QUIEN, v'là note citoyenne qu'est arrivée... (à *Francoeur*.)
Faut ti la tutoyer aussi celle-là?

F R A N C Œ U R.

Eh parbleu ! sûrement.

N I C O L A S.

Ah ben morgué ! ça va. . . . Bonjour , note citoyenne !
comment c'est ti que tu te portes ?

La Cne. F R A N C Œ U R , à son mari en riant.

A merveille ! oui ; il est à l'ordre aussi... Fort bien , mon
cher Nicolas ! fort bien , et toi ?

N I C O L A S.

Moi ! oh parguenne ça va toujours ben quand je voyons nos
maîtes contens ; et comme vous avez l'air en joie tous les deux,
ma santé se porte comme un bijou.

La Cne. F R A N C Œ U R.

Il est toujours bon enfant , à ce qu'il paraît.

N I C O L A S.

Ah oui jarniguoï ! parce que t'es toujours bonne citoyenne ,
et que comme on dit , i faut ben se ressembler quand on s'as-
semble... et v'là Claudine qu'est une bonne fille itout qui viant
pour prendre tes ordres. (à *Claudine*) Allons , parle donc toi.

C L A U D I N E , avec ingénuité.

Ah mais ! je n'oserons jamais tutoyer la citoyenne !

La Cne. F R A N C Œ U R.

Eh pourquoi donc , ma chère fille ? accoutume toi , va ; en
voilà déjà la moitié de fait . . . quand j'étais *madame* , j'étais
vous ; mais à présent que je suis *citoyenne* , je suis *toi* et pas

D

autre chose.... et ce soir à table je veux mettre une amende
pour le premier qui ne tutoyera pas l'autre.

FRANCŒUR.

Ah bien, Gourmé en payera sa bonne part !

NICOLAS.

Et la dame Brigitte fournira ben de quoi régaler la cuisine
et l'office.

FRANCŒUR, à son épouse.

En parlant de table, ma chère amie, tu dois avoir faim ;
ainsi allons dîner en attendant notre compagnie pour ce
soir.

(Ils sortent.)

NICOLAS.

Oh ! i a déjà deux ou trois personnes qui vous attendent dans
le salon... Viens-t'en, Claudine, j'allons sinifier st'amende-là
à mame j'ordonne. (Il sort avec Claudine par un autre côté).

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, NICOLAS, *sortant de la salle à manger.*

N I C O L A S.

Ah ! ventergué ! Claudine , comme j'avons donc fait du bon sang là pendant le dîner ! ... as-tu vu les mines de ste vieille présidente ei-devant , comme al rechignait toutes les fois que note citoyenne la tutoyait ?

C L A U D I N E.

Et ce gros fermier général du temspassé qui riait du bout des dents ! ... ça ne ly coûtait rien de dire *toi* aux autes ; mais quand on ly en lâchait un , il était tout prêt à se cabrer !

N I C O L A S.

Ah oui , maisaussi comme note citoyen ly a rivé son cloud ! ... quien , je te gageons que ce dîner là leu donne une indigestion.

SCÈNE II.

Les susdits ; FRANÇOIS, jeune marmiton, entre en pleurant.

F R A N C O I S.

Hous voyez donc ste vilaine méchante-là !

C L A U D I N E.

Oh oh ! François , qu'est-ce t'as donc à pleurer ?

FRANÇOIS.

C'est ste vieille surnoise de Brigitte qui m'a donné un soufflet.

NICOLAS.

Un soufflet ! Ah ! jarni ! ça passe l'Egalité ça par exemple ! ...
et queu qu'tu ly as donc fait ?

FRANÇOIS.

Pardine ! c'est toi qu'en es cause : tu m'as dit de la tutoyer.

CLAUDINE.

Hé ben elle se fâche pour ça ?

FRANÇOIS.

Mais , voyez donc si c'est pour rien , tenez ! que j'en ai la joue
toute enflée.

NICOLAS.

Mais fallait te sauver , toi qu'es alerte.

FRANÇOIS.

Ah ben oui , j'en ai pas eu le tems. Al s'en est venue sur moi
comme un tigre ! al m'a tiré les oreilles , et m'a tapé une claque
que j'ai cru que ma tête avait tombé dans la marmitte.

NICOLAS.

Où jarniguoï ! faut qu'al paye ça ! va-t-en ben vite raconter ce
soufflet là au citoyen Francœur , et ça va encore ben ly redoubler
son amende.

FRANÇOIS.

Où ce qu'il est à-présent !

CLAUDINE.

Par-là , quien , il est encore à table , et sa femme aussi. Pleure
ben fort , entends-tu ; ça les intéressera encore davantage.

FRANÇOIS.

Ah jarni ! je vas crier comme un diable ! aussi ben , je ly redoïs
déjà queuqu'autes giffes depis long-tems , faut qu'al me paye tout
ça à la fois. (*Il ouvre la porte de la salle et entre en criant.*)
Ahi ! ahi ! ahi ! la joue . . .

S C È N E III.

CLAUDEINE, NICOLAS.

CLAUDEINE.

Vois-tu, quand je te disions qu'elle était traître ?

NICOLAS.

Oh ! net'inquietes pas, je ly revaudrons ça ; et le citoyen va l'arranger !... mais acoute donc, ce pauvre Félix qu'on n'a pas trouvé pour dîner ! La citoyenne Francœur veut absolument le voir pourtant ; et note maîte m'a dit de l'aller chercher par-tout et de ly ramener mort ou vif déjà !... i ne peut pas avoir été à Paris comme ça sans dîner ; ainsi j'allons le chercher dans toutes lesauberges des environs... toi, pendant ce tems-là, va-t-en un peu voir dans le petit parc si i n'y serait pas... i m'a paru qu'il avait queuque chose sur le cœur, i sera peut-être allé y rêver.

(Ils sortent tous deux.)

S C È N E IV.

BRIGITTE *entre par un autre côté.*

Ah ! ils ne sont pas encore sortis de table !... C'est égal, je vas les attendre ici, et leur demander mon compte tout de suite. Il ne sera pas dit que je servirai de jouet ici à tous ces animaux là !... aussi-bien, puisque j'ai une autre condition à présent, je serais bien dupe de me gêner et de souffrir plus long-tems... non ! on me donnerait cinquante francs par heure, que je ne voudrais pas rester dans cette maison ! C'est effroyable en vérité, comme ces valets abusent de la patience et de la bonté des gens !... jusqu'à un petit polisson de marmiton qui s'est émancipé vis-à-

vis de moi ; mais , jour de Dieu ! s'il a eu la langue alerte , je lui ai fait sentir que j'avais la main lourde , moi !... On ouvre... ah ! les voilà apparemment !

SCENE V.

BRIGITTE, FRANÇOIS *resortant de la salle à manger.*

BRIGITTE.

Comment ! c'est encore toi , petit drôle ! es-tu corrigé à présent ?

FRANÇOIS.

Oui , oui , corrigé ! c'est toi plutôt qui va l'être ; tiens toi bien va , vicille souffleteuse de monde !

BRIGITTE *en colère.*

Attends , attends moi petit gueu ! je t'en donnerai encore autant !

FRANÇOIS, *se sauvant derrière une table.*

Ah ! pardine oui . J'ai ben peur de toi ici ! vieille glorieuse !... le citoyen Francœur va t'arranger , va !

BRIGITTE.

Ah ! petit coquin ! tu as été te plaindre à lui !

FRANÇOIS

Mais , oui da ! et tu payeras une fière amende pour ça ! et je vas encore ly dire que t'es comme une enragée après moi !

BRIGITTE *furieuse.*

Ah ! le petit serpent ! tiens ! va ly rende compte encore de ça .
(Elle prend la canne de Francœur et veut en donner à François qui tourne à l'entour de la table ; enfin il se sauc , elle le poursuit le bâton levée , toute essouffée .

FRANÇOIS, *se moquant d'elle.*

Ah ! la mauvaise !... au loup ! au loup !... (il se sauve).

BRIGITTE.

Ah scélérat ! je vas te frotter les côtes ! attends-moi , attends-moi ! (*elle sort après lui en faisant des faux pas et des contorsions plaisantes de colère*).

SCENE VI.

ADELAYDE seule, *sortant du fond.*

QUEL ton impertinent ce Gourmé a pris tantôt avec Félix , et que mon cœur en souffrait ! Plus le moment approche de consommer le sacrifice , et plus je sens que mon ame se révolte ; mais je n'ose le déclarer à mon père ! . . plus il a d'amitié pour moi , et plus je crains de le chagriner en le contrariant ! . . Mais , Félix lui-même , qui m'intéresse tant , a-t-il pour moi le moindre sentiment ? . . en parlant ce matin , il conseillait à Gourmé de mériter son bonheur , en parlant de notre mariage ! . . mais ce ne sont peut-être que des expressions insignifiantes de sa politesse , et son cœur tranquille et indifférent est loin de partager les tourmens qui agitent le mien ! Il est parti sans regret , et sans soupçonner même que son départ puisse m'affliger ! . . . Mais à quoi pensé-je , hélas ! et que m'importent actuellement des sentimens qui seraient inutiles , s'il en avait pour moi ! . . puis-je même goûter du plaisir à le voir ? . . ah ! dans la situation où je me trouve , je dois craindre sa présence plutôt que la désirer.

SCENE VII.

ADELAYDE, FRANCŒUR *venant du fond.*

FRANCŒUR.

Ah ! ma fille , je viens exprès pour te parler . . . tu as vu tantôt comme Gourmé a pris la mouche mal-à-propos , avec Félix ,

je lui en veux beaucoup pour cette malhonnêteté-là, et je l'attends pour le tancer d'importance.... mais, Félix, par délicatesse a disparu, et cela m'afflige... je veux absolument le retenir ici, et que ma maison soit la sienne; cela est décidé, et ma femme est d'accord avec moi là-dessus... mais j'ai fait une remarque à l'occasion de son prompt départ. Il n'est pas homme à avoir eu peur de ton futur, malgré son ton impertinent... et je soupçonne que ce n'est qu'à celui de froideur qu'il a remarqué en toi à sa réception que je dois attribuer sa brusque retraite.

A D E L A Y D E.

Moi, mon père! de la froideur! (*à part*) ah! que je mérite peu ce reproche!

F R A N C Œ U R.

Oui, ma fille, oui!... tu n'avais pas avec lui cette franchise... cette liberté que je te vois avec tout le monde.

A D E L A Y D E, *embarrassée.*

Mon père.... c'est la bienséance... et puis les circonstances...

F R A N C Œ U R.

Ah bien oui! des bienséances! des circonstances!.. ma fille, il n'y a pas de bienséance qui défende d'avoir de l'amitié pour un bon citoyen qui a sauvé ton père. Car enfin, si j'étais parti à sa place, j'aurais peut-être été tué moi!... et ne m'aurait-il sauvé qu'un bras aux dépens du sien, je crois que cela vaut bien une politesse de ta part.

A D E L A Y D E.

Ah mon père! je n'en manquerai jamais vis-à-vis de lui.

F R A N C Œ U R.

Je te le recommande bien fort! mais ce n'est pas assez. Tu en as manqué tantôt, et il faut réparer cela... Je le fais chercher; j'espère que nous le trouverons, et je veux que tu l'engages toi-même à rester avec nous; et que tu l'assures que cela te fera beaucoup de plaisir.

A D E L A Y D E.

Comment! mon père! tu me charges de cette commission-là?

F R A N C Œ U R.

Oui, toi même.... et je vois avec chagrin qu'elle te coûte à remplir.

A D E L A Y D E *à part.*

Ah! s'il voyait le fond de mon cœur!... (*haut*) Non, mon père, rien ne me coûtera jamais pour te satisfaire.... mais....

F R A N C Œ U R, *piqué.*

Encore des *mais*!... ah! tu commences à m'impatienter presque autant que ton futur.

A D E L A Y D E.

C'est justement à cause de lui!... tu sais combien il est susceptible! il me saurait encore mauvais gré de cette démarche-là.

F R A N C Œ U R.

Oh! je me moque de sa *susceptibilité*, moi! jamais elle ne me rendra malhonnête, et encore moins ingrat... mais ce n'est pas là le fin mot, et tu veux me donner le change avec ton prétexte délicat... Tu n'aimes pas Félix.

A D E L A Y D E.

Ah! mon père! tu me juges mal!... (*à part*) s'il m'était possible de parler!

F R A N C Œ U R, *avec chagrin et reproche.*

Non, tu ne l'aimes pas!... mais il n'y perdra rien. Je l'aime, moi, et je saurai bien le dédommager de l'amitié des autres.. D'ailleurs ce n'est plus simplement l'amitié qui me parle pour lui, c'est la reconnaissance; je lui en dois, et personne ici ne m'empêchera de lui en témoigner.... ton mariage avec le fier Gourmé manquerait plutôt, si cela lui porte ombrage!

A D E L A Y D E *à part.*

Oh! comme j'en bénirais le ciel!

F R A N C Œ U R.

Aussi bien, il ne me revient déjà plus trop! et si ce n'é-

tait ta mère qui nous a engagés dans cette affaire-là par un diable de dédit, il y a long-tems que je l'aurais envoyé se faire appeler *vous* par quelqu'autre beau père.

SCÈNE VIII.

Les susdits, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Citoyen Francœur, je viens de voir Félix qui rêvait dans le petit pavillon au fond du jardin. La clef était sur la porte ; je n'ai point fait de bruit, et sans qu'il m'entende, je l'ai enfoncé, crainte qu'il ne s'échappe. V'là la clef que j'apporte.

FRANCŒUR, *la prenant.*

C'est bon, ne le prévient de rien.

SCÈNE IX.

Les susdits, NICOLAS.

NICOLAS.

Oh ! ma fine j'ons couru dans tous les cabarets, dans toutes les auberges, voir si i n'y serait pas entré pour manger un morceau ; mais faut qui soit devenu invisible.

FRANCŒUR.

Ne t'inquiète pas, il est retrouvé. Tiens, (*il lui donne la clef*) va-t'en le chercher dans le petit cabinet du jardin ; et dis lui que je veux absolument qu'il vienne ici avec toi, où que nous nous brouillons pour la vie.

NICOLAS.

Oh jarni ! pour empêcher ça, je te l'amènerons putôt sus nos épaules ! viens, Claudine, viens m'aider. (*il sort avec Claudine.*)

SCÈNE X.

FRANCŒUR, ADELAYDE.

FRANCŒUR, *avec bien de l'affection.*

Adélaïde! tu connais mes intentions, et j'espère que tu vas t'y conformer. Je n'ai pas besoin à votre entrevue, moi, parce qu'il est bien persuadé de ma façon de penser; c'est à toi à le rassurer sur la tienne.... (*il lui prend la main*) attends-le ici, ma fille! et souviens toi que c'est le meilleur ami de ton père! (*il l'embrasse*).

ADELAYDE, *reste un instant étourdie.*FRANCŒUR, *dit à part.*

Je n'en'y fie pas encore bien. Je m'en vais faire le tour, et venir me placer dans ce cabinet, je veux écouter leur conversation. (*il sort.*)

SCÈNE XI.

ADELAYDE, *seule.*

A quelle épreuve il me réduit! et que cette proposition est embarrassante pour mon cœur!... sur le point d'épouser un homme que je ne saurais aimer, appréhender... souffrir même à en voir un autre, qui m'est, hélas! trop cher... craindre de trahir mon inclination pour lui! et être obligée de l'engager à rester continuellement auprès de moi!... Mais la raison doit m'aider... et puisque je lui suis indifférente, ma commission devient moins difficile à remplir.

SCÈNE XII.

CLAUDINE et NICOLAS, *ramènent Félix.*

CLAUDINE.

Lev'là ! le v'là !

NICOLAS.

Oh ! i n'a pas fait de résistance , même... Eh ben , où ce qu'est donc le citoyen Francœur !... ah ma fine , pis qui n'y est pas , citoyenne , v'là Félix que je laissons sous ta garde.

SCÈNE XIII.

ADELAYDE , FÉLIX , *embarrassés vis-à-vis l'un de l'autre. Ils se saluent réciproquement.*

FRANCŒUR , *paraissant au cabinet.*

Ah ! bon ! j'arrive à propos !

ADELAYDE , *après un moment de silence et de réflexion.*

Je ne sais comment m'y prendre... il faut pourtant parler ...

FÉLIX , *à part.*

Que lui dire ! o ciel !

ADELAYDE.

Félix , mon père m'a chargée de vous engager à rester chez lui.

FRANCŒUR , *au cabinet.*

Comme cela lui coûte à dire ! et quel froid elle y met !

FÉLIX , *avec timidité.*

L'ordre de votre père m'est une nouvelle preuve de ses bontés pour moi , et je n'en ai jamais douté ! mais , vous , mademoiselle , qui me le communiquez de sa part , pourrais-je me flatter que mon séjour ici ne vous y déplairait pas ?

FRANCŒUR , à part.

Voyez-vous que j'avais raison , c'était-là ce qu'il craignait.

ADELAYDE , avec plus de retenue et d'embarras.

Mes sentimens se sont toujours réglés sur ceux de mon père ;
et quelqu'un qui a autant de droits que vous à son amitié , ne
doit pas trouver mon cœur froid à son égard.

FRANCŒUR , à part.

Oh ! comme tout cela est tiré !

FELIX , à part :

Ne doit pas !... on voit bien que c'est un sentiment forcé !

ADELAYDE , à part.

Quelle indifférence il met à me le demander !

FELIX.

Mais , citoyenne ! en obéissant à votre tendre père sur cet ar-
ticle , vous ne remplissez pas toutes ses intentions..

ADELAYDE.

Pardonnez-moi , je ne crois manquer à rien.

FELIX.

Si fait , il vous a recommandé de tutoyer tout le monde ; c'est
même une preuve d'amitié ! pourquoi faites-vous une exception
rigoureuse à mon égard ?

FRANCŒUR , à part.

Il a raison , c'est bien dit !

ADELAYDE , embarrassée.

Mais... citoyen... d'ailleurs le même reproche que vous me
faites , je pourrais vous l'adresser à vous-même ...

FELIX.

Mais moi , je n'ai fait que répondre , et j'attendais que votre
exemple devînt pour moi une permission.

FRANCŒUR , à part.

Sans doute , c'est à toi à commencer.

ADELAYDE , à part.

Ah ! que risqué-je à soulager mon cœur ! aussi bien il est loin
de soupçonner le véritable sentiment que j'ai pour lui !.. Hé bien ,

Félix, je t'engage à rester avec nous, et je te verrai ici avec autant de plaisir que mon père.

FÉLIX, *à part.*

Ah ! s'il est vrai ! que n'en puis-je profiter ! (*haut et avec passion.*) Charmante Adelaïde ! je me plais à croire à cet intérêt que tu veux bien me témoigner !... mais je ne puis me rendre à ton invitation ; des motifs trop pressans me forcent à partir, et je ne suis resté que pour prendre congé de ton père et de toi.

ADELAÏDE, *avec plus de chaleur.*

Prendre congé de nous ! eh ! pourquoi donc cela ? (*à part.*) O ciel ! mon père va croire que c'est ma faute, et que je ne lui aurai pas témoigné assez d'amitié !... (*haut*) Félix, tu ne peux pas avoir de raisons pour nous quitter si vite. Tu ferais beaucoup de peine à mon père ! et tu m'en ferais beaucoup aussi !

FRANCŒUR, *à part.*

A la bonne heure ! voilà qu'elle commence à lui parler comme il faut !

FÉLIX, *très-ému et à part.*

Ah ! j'en souffrirai davantage encore en m'éloignant ! mais il faut prendre mon parti avant que cela me devienne plus difficile !... (*haut*) Brave citoyenne ! tu diras à ton père que je suis comblé de ses offres obligeantes, mais que...

ADELAÏDE, *le retenant.*

Non, Félix, tu ne t'en iras pas que tu lui aies parlé... il m'en voudrait, et croirait que c'est moi qui suis cause de ton départ.

FÉLIX, *malgré lui et à demi voix.*

Ah ! il n'aurait peut-être que trop raison !

ADELAÏDE.

Que trop raison !... que veux-tu dire ? explique-toi, Félix !

FÉLIX.

Non ! je ne puis t'en dire davantage.

ADELAÏDE, *avec affection.*

As-tu quelques reproches à me faire ? partages-tu l'injustice de mon père qui m'accuse de ne pas t'aimer !... ah ! Félix ! tu vois pourtant qu'il m'en a coûté bien peu !... (*elle se retient par*

réflexion et dit à part : Mais je me trouble !... et je sens que j'en dis trop !

F R A N C Œ U R , *à part.*

Je commence à croire qu'elle y va tout de bon !

F E L I X , *à part et transporté.*

Qu'entens-je ! et puis-je interpréter ? (*haut*) Adelaïde est-il vrai ? prendriez-vous à mon sort un intérêt aussi tendre ?

A D E L A Y D E , *troublée et avec la dernière émotion.*

Il n'est que trop vrai que le père et la fille veulent en vain vous retenir ; que vous n'avez aucun attachement pour l'un ni pour l'autre , et que vous m'accusez injustement d'être cause de ce que vous fuyez notre maison !

F E L I X , *n'y pouvant plus tenir.*

Hé bien ! oui, fille incomparable ! tu en es la seule cause ! tu dis que je te fuis parce que j'e n'ai pas d'attachement pour toi ! et c'est parce que je t'adore que je m'arrache d'auprès de toi !... mon secret m'est échappé malgré moi ! mais pardonne ; je vais m'en punir , et cet aveu de mon amour est l'arrêt irrévocable de mon départ !

F R A N C Œ U R , *à part.*

Oh ! ventrebleu ! en voici bien d'un autre !

A D E L A Y D E , *à part.*

Quelle surprise ! o ciel !

F E L I X.

Oui, chère Adelaïde ! permets qu'en ce fatal moment où je te vois pour la dernière fois , je te découvre mon âme toute entière... Né sans biens pour te mériter , j'avais cependant des yeux pour t'apprécier , et un cœur pour t'adorer !... depuis long-tems renfermant dans mon sein cette passion sans espérance , la satisfaction seule de te savoir heureuse avec un autre pourrait être encore un dédommagement pour moi ! et je t'aurais vu sans jalousie épouser un homme dont les bonnes qualités n'auraient répondu de ton bonheur !... mais je n'ai pu supporter l'idée de ton ma-

riage avec Gourmé, et je finirais au bout du monde pour n'en pas être témoin.

A D E L A Y D E.

Ah! sans la crainte de déplaire à mon père, que ne ferais-je pas moi-même pour l'empêcher!

FRANCEUR, *à part et avançant.*

Ceci devient un peu plus conséquent!

F E L I X.

Encore une fois, pardon d'un aveu aussi téméraire! mais l'aideur obligeante que tu mettais à me retenir, m'a forcé à te prouver la nécessité de me laisser partir.

A D E L A Y D E, *avec tendresse.*

Et pourquoi n'avoir pas parlé plutôt à mon père de tes sentimens pour moi?

F E L I X.

Parce que je sentais trop les obstacles que la fortune et la nature avaient mis entre nous deux.

A D E L A Y D E.

Mon père n'est ni glorieux ni intéressé: il aurait préféré le mérite à la richesse.

F E L I X.

Belle Adelaïde! s'il m'eût été permis d'avoir quelque espérance; aurais-je donc pu renoncer au bonheur de te posséder?... mais, je ne t'ai pas tout dit; et l'honneur même, me fait un devoir de m'humilier devant toi... apprends que non-seulement le bien me manque, mais encore qu'une naissance illégitime dont le hasard me force à rougir....

A D E L A Y D E.

Hélas!... est ce donc-là ce que Gourmé voulait te reprocher tantôt?...

F E L I X.

Oui. Gourmé! ce fier Gourmé!... plus heureux que moi, est le fils de mon père!

FRANCEUR.

FRANCŒUR, *à part.*

Ah ! voilà donc le mot de l'énigme !

ADELAYDE.

Ton frère ! o ciel ! .. et il ose se faire un droit de ton malheur !

FELIX.

Je ne me permets point d'observation envers lui : condamné à me priver du bonheur, l'honneur au moins me reste , et je n'y manquerai jamais ! il m'ordonne de te fuir ! .. et je vais loin de toi , me punir d'avoir osé t'adorer ! ... adieu ! ma chère Adelaïde ; *(il se jette à ses genoux et lui prend la main qu'il baise.)* console , réjouis la vieillesse de ton vertueux père ! assure-le bien de la respectueuse reconnaissance que je conserverai toujours pour lui ; et pardonne moi la tendresse que je te promets d'avoir pour toi jusqu'à mon dernier soupir ! . . . Ma vie ne sera pas heureuse puisque je ne puis te la consacrer ; mais elle sera du moins glorieuse , car je vais la donner toute entière à ma patrie ! *(il se relève)* adieu ! ma chère Adelaïde ! adieu ! je ne te reverrai jamais ! ... *(Il va pour sortir ; Francœur s'avance et l'arrête.)*

FRANCŒUR, *le retenant.*

Reste-là , mon ami !

FELIX, *confondu.*

O ciel ! ... digne citoyen ! ...

FRANCŒUR.

Ne me dis rien ; j'ai tout entendu : entends moi à ton tour... Je te connaissais déjà pour un brave garçon ! à présent je te connais pour un sujet estimable à tous égards , et je veux t'apprendre à connaître jusqu'où va la véritable amitié ! .. Toi , ma fille , je t'en veux de ton obéissance aveugle et muette ! Si tu m'avais fait savoir plutôt ta répugnance pour Gourmé , je ne t'aurais pas chagrinée si long-tems sans le vouloir.... mais , c'est fini : tu ne l'épouseras pas.

ADELAYDE, *enchantée.*Ah ! mon père ! ... *(elle lui prend les mains.)*

E

FRANCCEUR.

Laisse-moi finir... Toi , Felix , il faut aussi que je te console ; tu n'as pas osé me demander ma fille , parce que tu ne te croyais pas aussi riche que Gourmé ; mais s'il a des richesses , ton cœur a des vertus ! et à mes yeux ton lot vaut beaucoup mieux que le sien... pour la naissance , rassure-toi encore , nos sages législateurs viennent de reparer cette erreur de la nature et ce vice barbare de nos anciennes loix. Un décret juste et bienfaisant t'autorise à partager actuellement dans l'héritage de ton père.

FELIX.

Ah ! dégagé d'ambition , le bien ne m'a jamais tenté ; il n'était qu'un seul trésor pour mon cœur !...

FRANCCEUR , *avec bonté.*

Eh bien ! ce trésor-là.... mon amitié te l'accorde.

FELIX , *le serrant contre son cœur.*

Est-il possible ! O ! digne citoyen !..

FRANCCEUR.

Oui , mon enfant , et c'est en cette qualité de bon citoyen que je veux donner le premier deux bons exemples à la fois ; celui de rétablir la parfaite égalité , et celui de venger la nature des affronts d'un orgueil mal entendu !... Ma fille , voilà ton époux. (*Il leur joint les mains. Félix se jette aux genoux d'Adelaïde.*)

SCÈNE XV.

Les susdits : GOURMÉ *entre avec des papiers à la main.*

GOURMÉ , *furieux de les voir en cette attitude.*

HE bien ! voilà un autre tableau , à présent ! ah ! ventrebien ce n'était pas la peine de tant me presser de revenir de Paris , et d'endurer encore les impertinences d'un cocher plus grossier que le premier , pour chercher ici cette nouvelle insulte !... (*à Felix.*) Et toi ! est-ce que tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit tantôt ?

) FRANCŒUR.

Chut ! Chut ! ne rappelles pas tes sottises , l'ami Gourmé ! c'est une petite explication à avoir entre nous deux , et ce sera bientôt fait... Tu reviens aussi fier que tu étais parti , et tu vas me retrouver aussi franc que tu m'as quitté... Parce que ma femme s'intéressait à toi , je t'ai promis ma fille , sans beaucoup te connaître , et c'est un tort que j'ai eu ; mais il peut se réparer , car a présent que je te connais , je te la refuse.

GOURMÉ.

Ah ! oui dà !... mais nous avons un dédit !

FRANCŒUR.

Tu as raison ! et la remarque est digne de toi ; il y a des ames que l'intérêt peut dédommager de l'amour.

GOURMÉ.

Monsieur ! vous m'offensez !

FRANCŒUR.

Eh ! tu m'offenses d'avantage , toi ! ne m'appelle pas *monsieur*.

GOURMÉ.

Hé bien , citoyen.

FRANCŒUR.

Ni citoyen non plus , tu ne sens pas la dignité de ce titre-là ! tu offenses l'Égalité en méprisant les autres hommes , et tu outrages la nature en insultant ton frère !

GOURMÉ , *avec humeur et mépris.*

Comment ! mon frère ?...

FRANCŒUR.

Oui , ton frère !... il l'est malgré ton orgueil , et les loix nouvelles vont encore mieux l'apprendre à ton avarice par le partage de la succession de votre père... au surplus , pour te prouver la différence que je mets entre vous deux , en te payant ton dédit , c'est à lui à qui je donne ma fille.

GOURMÉ.

Ah ! le beau choix !... nous allons voir comment madame Francœur prendra cela !

FRANCŒUR.

Oh ! ma femme est bonne citoyenne aussi , quoique facile ;
et quand elle te connaîtra bien , tu ne lui conviendras pas plus
qu'à moi.

SCÈNE XVI.

Les susdits , BRIGITTE , NICOLAS , CLAUDINE.
BRIGITTE , *en colère.*

AH ! vous voilà pourtant , monsieur ! il faut que vous me rendiez justice contre ces insolens-là !

FRANCŒUR.

Bon ! voilà le second tome de Gourmé avec ses *vous*... hé bien !
qu'y a-t-il , Brigitte ?

NICOLAS.

Hé ! citoyen , c'est une vieille hargneuse qui jure après tout
le monde parce qu'on l'appelle *toi*.

BRIGITTE.

Oui , sans doute , et je ne veux pas le souffrir ; ainsi , monsieur ,
je viens vous prier de choisir qui vous voulez garder de nous
autres ; car il faut qu'eux ou moi sortions de la maison , déjà.

FRANCŒUR.

Ah ! parbleu ! c'est bien aisé à arranger ! choisissez vous-même ,
toi n'a qu'à rester , et *vous* n'a qu'à s'en aller.

NICOLAS.

Ben jugé , morgué ! c'est les *toi* qui restent.

SCÈNE XVII.

Les susdits , la citoyenne FRANCŒUR.
La Citoyenne FRANCŒUR.

HÉ bien , mon ami , la compagnie commence à se rassembler ; le notaire vient d'arriver , on t'attend pour le contrat.

F R A N C Œ U R.

Me voilà tout prêt, ma femme ; mais il y a un petit changement à y faire au contrat.

La Citoyenne F R A N C Œ U R.

Lequel donc ?

F R A N C Œ U R.

Tiens, voilà Félix pour qui tu avais déjà de l'amitié depuis long-tems ! c'est lui qui a marché à ma place pour défendre la Patrie, et tu vois la blessure qu'il a reçue pour moi... il aime Adelaïde, qui ne lui oppose pas de résistance... et je te propose de les unir tous deux.

N I C O L A S.

Ah ! bravo ! c'est du moins un mariage patriote-ça !

La Citoyenne F R A N C Œ U R.

Mais le citoyen Gourmé?...

F R A N C Œ U R.

Tais-toi donc, il ne veut pas être citoyen lui.

C L A U D I N E.

Ah mon dieu, non : il veut toujours être un *monsieur*.

N I C O L A S.

Pardine ! je le crois ben. C'est un *aristocrate*.

La Citoyenne F R A N C Œ U R, *se reculant de lui*.

Ah ciel ! que me dites vous là !.. comment ! tu serais *aristocrate*, toi ?

G O U R M É.

Moi, madame !

F R A N C Œ U R.

Oh ! il est tout au moins bien suspect !.. vois-tu cette affectation de *madame* ?

C L A U D I N E.

Et fier, qu'il est ! qu'il ne veut pas qu'on le tutoye !..

N I C O L A S.

Et qui n'aime pas du tout les patriotes !..

C L A U D I N E.

Et qui n'obéit pas à la République!....

N I C O L A S.

Et qui dit qui se moque de l'Egalité!....

La Citoyenne F R A N C Œ U R.

Oui dà!... oh bien, citoyen suspect! nous n'avons plus d'affaire ensemble.

E R A N C Œ U R.

Hé bien! te l'avais-je pas bien dit.

G O U R M É.

Mais, madame; c'est bientôt dit suspect!.... mais encore faut-il le prouver.

F R A N C Œ U R.

Ah morbleu! quand c'est absolument prouvé cela ne s'appelle plus suspect! c'est bel et bien aristocrate prononcé! et les bons patriotes n'ont pas besoin d'attendre jusques-là pour rompre avec un homme dont les sentimens leur semblent plus que douteux... Depuis que je t'observe, tes principes m'ont toujours paru vicieux, et tu viens de me convaincre que tu avais un mauvais cœur; et de ce moment-ci notre devoir est dicté, c'est de te fuir, et de te surveiller.... aussi je ne te perdrai pas de vue... laisse nous; va épurer ta conscience, et ne trouble pas ici des plaisirs que ton ame ne te permet pas de partager.... quand je serai de retour à Paris, nous compterons ensemble pour ton dédit.

G O U R M É.

Hé bien soit, et que chacun garde son opinion, moi, j'aime la politesse.... Demain, monsieur, je passerai à votre caisse... je suis le serviteur très-humble de toute la compagnie (*il s'en va*)

F R A N C Œ U R.

Bon voyage!

B R I G I T T E, *allant après lui.*

Monsieur Gourmé! vous savez que je suis très-polie aussi, moi; notre marché tient-il toujours?

G O U R M É.

Oui, mademoiselle Brigitte, vous pouvez venir.

N I C O L A S.

Ah ! les *monsieur* et les *mamselle* ! queu bel attelage que ça va faire !

B R I G I T T E, à *Francaeur*.

En ce cas là, monsieur, je passerai demain aussi à votre caisse pour y régler mes comptes. Je suis bien votre petite servante, madame et mademoiselle....

N I C O L A S.

Encore des *madame* !... eh va t'en donc vieille suspecte ! (*il la pousse dehors, elle sort*), ah ! dieu merci ! v'là tout l'ancien régime démenagé !

F R A N C Œ U R.

Tant mieux ! appliquons-nous donc à bien établir ici le nouveau, et à jouir de ses bienfaits !... ma femme, mes enfans, mes amis ! nous n'avons tous qu'une même mère, c'est la Patrie. Vivons donc tous comme des frères, bannissons toute distinction, ne respectons que la vertu, et en nous tutoyant, et nous traitant cordialement, que chaque maison de la République offre désormais le spectacle touchant du bonheur, et de la parfaite Égalité !

F I N.

COLOMBE

Colombe, l'oiseau de la paix, est le symbole de la concorde et de l'union. On le voit souvent sur le globe, et c'est pourquoi on l'a choisie pour emblème de la Société des Nations.

BRIGITTE, 2e Février

Brigitte, l'oiseau de la charité, est le symbole de la bonté et de la pitié. On le voit souvent sur le globe, et c'est pourquoi on l'a choisie pour emblème de la Société des Nations.

NICOLAS

Nicolas, l'oiseau de la sagesse, est le symbole de la prudence et de la raison. On le voit souvent sur le globe, et c'est pourquoi on l'a choisie pour emblème de la Société des Nations.

FRANÇOIS

François, l'oiseau de la liberté, est le symbole de l'indépendance et de l'égalité. On le voit souvent sur le globe, et c'est pourquoi on l'a choisie pour emblème de la Société des Nations.

FIN



